

relations

AOÛT
1979

LA
TÉLÉVISION

ET
L'ENFANT

*à onze ans, le petit Québécois a déjà
avalé quelque 11 000 heures de télévision
qu'a-t-il vu?
qu'a-t-il appris?
qui est-il devenu?*

**Manille '79: les Nations—"Unies"
et le Développement**

La littérature de l'Acadie

Les enfants du Nicaragua

Ernst VERDIEU	<i>La cinquième Conférence des Nations-Unies sur le Commerce et le Développement</i>	195
TEMOIGNAGE Raymond BOURGAULT	<i>Nos enfants vivront mieux que nous autres Appropriations III. Le serpent d'airain</i>	197 199

notre dossier

Robert TOUPIN	<i>La télévision et l'enfant</i>	200
Nicole BEAULAC et André CARON	<i>La programmation télévisée pour l'enfant au Québec</i>	203
Serge PROULX	<i>Télévision de masse et générations tranquilles</i>	206
Gabriel LAROCQUE	<i>L'imagerie télévisuelle</i>	208
Jean-René ETHIER	<i>La télévision devant l'enfant</i>	211
Madeleine PRECLAIRE René DIONNE	<i>A la recherche... de l'enfance perdue Une Anthologie de la littérature acadienne Notes de lecture</i>	214 220 222

relations

revue du mois publiée sous la responsabilité
d'un groupe de membres de la Compagnie de Jésus

Directeur: Robert Toupin

Conseil de Direction: Jean-Louis D'Aragnon, Jean-Paul Rouleau, Jacques Saint-Aubin, Roger Sylvestre.

Comité de rédaction: Albert Beaudry, secrétaire, Jacques Chênevert, Irénée Desrochers, Roger Marcotte, Luis Morfin, Robert Toupin.

Administration: Maurice Ruest.

Rédaction, Administration et Abonnements:
8100, boul. Saint-Laurent, Montréal H2P 2L9
Tél.: 387-2541. **Publicité:** Liliane Saddik,
1700, rue Allard, Ville Brossard. Tél.: 678-1209

Relations est une publication des Editions Bellarmin.
Prix de l'abonnement: \$10 par année. Le numéro: \$1

Les articles de *Relations* sont répertoriés dans le *Répertoire analytique d'articles de revue du Québec* (RADAR) de la Bibliothèque nationale du Québec, dans l'Index analytique de périodiques de langue française (PERIODEX), dans le *Canadian Periodical Index*, publication de l'Association canadienne des Bibliothèques, et dans le *Répertoire canadien sur l'éducation*. Dépôt légal, Bibliothèque nationale du Québec.

On peut se procurer le microfilm des années complètes de *Relations* en s'adressant à *University Microfilms*, Ann Arbor, Michigan 48106 U.S.A.

ISSN 0034-3781

Courrier de la deuxième classe - Enregistrement no 0143.

Nouveautés

Canada's Anti-Inflation Program
par O.J. Firestone
15,5 x 23 cm., 274 pages. Prix: \$7.50

Le Bas-Canada
1791-1840

Changements structureux et crise
par Fernand Ouellet
15 x 23 cm., 542 pages. Prix: \$15.00

**Language Maintenance
and Language Shift in Canada.**
Paul Lamy (éd.)
15 x 23 cm., 114 pages. Prix: \$3.75

The E.J. Pratt Symposium
Reappraisals: Canadian Writers
Glenn Clever (éd.)
15 x 23 cm., 188 pages. Prix: \$4.80

En vente chez votre libraire et aux:

**Éditions de
l'Université d'Ottawa**

65, avenue Ilstey,
Ottawa, Ont.
K1N 6N5

La cinquième CNUCED

par Ernst Verdieu

Si la presse a accordé beaucoup d'importance au sommet de Tokyo, qui réunissait les chefs de gouvernement des sept pays industrialisés les plus prospères, c'est sans doute autant parce que le nouveau premier ministre du Canada devait y faire ses premières armes sur la scène internationale qu'à cause de l'attention que lui a accordée l'opinion publique américaine, bouleversée par les premiers symptômes de la crise du pétrole. Quelques semaines plus tôt, la cinquième Conférence des Nations-Unies sur le Commerce et le Développement passait pratiquement inaperçue. Il est vrai que nous étions tous passionnés par les élections fédérales ... et que les problèmes du Tiers Monde, après tout, nous concernent si peu!

Ernst Verdieu, du Centre d'Etude et de Coopération Internationale, a suivi les travaux de la Conférence. Il nous livre ici ses premières impressions, de retour de Manille.

La Conférence des Nations-Unies pour le Commerce et le Développement (CNUCED) cherche depuis quinze ans à faire une place plus large et plus équitable aux pays en voie de développement dans le commerce mondial. A Manille, du 7 mai au 3 juin, les cinq mille délégués des cent cinquante-neuf pays participants ont tenté, encore une fois, de concilier les revendications du Tiers Monde et les intérêts des pays industrialisés.

Parmi les nombreux sujets de discussion regroupés sous une douzaine de têtes de chapitres, deux ordres de problèmes donnaient un relief particulier aux travaux de cette cinquième conférence de la CNUCED: la restructuration de l'économie mondiale (la recherche d'un Nouvel ordre économique international) et la coopération économique entre pays en développement.

Les délégations nationales qui prennent part à la CNUCED ne siègent pas seulement à titre individuel: elles se sont organisées en blocs de pays, en fonction des divers régimes économiques en présence.

Le groupe A réunit presque tous les pays d'Afrique et d'Asie de même que quelques états européens comme la Roumanie et la Yougoslavie. Ce premier regroupement est né de ce qu'on a appelé le "Groupe des 77", qui s'était constitué dès 1964 comme le "front uni des sous-dévelop-

pés", au lendemain de la première CNUCED, tenue à Genève. Il compte aujourd'hui 119 pays en développement. A la suite de la IVe CNUCED (Nairobi, mai 1976), considérée comme un échec par les "77", le groupe A s'est retrouvé à Mexico en septembre 1976 pour mettre au point un programme de coopération économique entre pays en développement. En vue de la CNUCED de cette année, on convoquait à Arusha (Tanzanie), en février dernier, une Conférence ministérielle des pays du Tiers Monde, pour définir une stratégie commune.

Le groupe B est celui des pays industrialisés à économie de marché: même si le Japon en fait aussi partie, on aura tendance à assimiler ce bloc aux pays occidentaux, aux pays riches, ou encore au "Nord", sans y inclure pourtant les pays industrialisés de l'Europe de l'Est, qui forment de leur côté le groupe D. Quant à la Chine, même si elle est inscrite au groupe A, elle s'est vu reconnaître un statut spécial dans les structures de travail de la Conférence; au moment du vote, cependant, elle s'associe généralement aux "77".

Une symphonie mal accordée

Dans un premier temps, la Conférence a été gavée de déclarations de politique générale, qui correspondaient pour une part aux thèmes soumis à la discussion, mais qui reprenaient également les travaux préparatoires élaborés par le secrétariat de la CNUCED et par le groupe des "77". Ces derniers ont déposé leur "Programme d'Arusha pour l'autonomie collective et pour un cadre de négociations".

Cette idée d'autonomie collective marque un tournant dans la politique des pays en développement. Si les pays pauvres se sont longtemps limités à se regrouper face aux pays riches, soit pour se heurter à eux, soit pour négocier dans le cadre d'un dialogue Nord-Sud, ils cherchent aujourd'hui à s'organiser entre eux, à pratiquer leur propre politique de coopération: le dialogue Sud-Sud s'amorce.

Si les pays du groupe A ont surtout développé les grands thèmes du Programme d'Arusha, les accents particuliers n'ont pas manqué. Certains pays arabes ont profité de l'occasion pour attaquer l'Egypte et Israël; certains pays producteurs de pétrole ont pour ainsi dire prévenu les coups en proposant un programme ambitieux en faveur des pays en développement, ce fut le cas de l'Irak et du Vénézuéla.

Les pays du groupe D n'ont pas manqué de souligner avec force la responsabilité historique et présente des pays capitalistes dans le désordre mondial que nous connaissons. En contraste, ils faisaient valoir combien la collaboration qu'ils offrent aux pays en développement respecte l'autonomie de ces derniers en écartant toute trace d'impérialisme; ce sur quoi, évidemment, la Chine n'était pas d'accord.

Le groupe B est certainement celui qui a manifesté le moins de cohésion et d'harmonie. D'une part, les puissances économiques de la région asiatique se devaient de tenir compte du fait que la Conférence se déroulait aux Philippines. On a donc vu parader à Manille les premiers ministres de l'Australie et du Japon. Ce dernier, en particulier, devait tenter d'épater la galerie: il rentrait de Washington où il avait rencontré le président Carter... Son arrivée à Manille avait été annoncée avec pompe et devait être largement couverte par les médias, à qui on avait eu soin de distribuer un dossier de presse bien illustré. Le discours qu'il prononça devant la Conférence se voulait substantiel, et le président de l'assemblée, Carlos P. Romulo, eut soin de reprendre une à une les promesses qu'il contenait en invitant les délégués à les applaudir. La flagornerie touchait au ridicule. Quant à M. Frazer, il semblait vouloir démarquer l'Australie des autres pays riches en dénonçant le protectionnisme des autres.

"Les individus et les peuples vivent en solidarité: leur rémunération devrait manifester cette solidarité, dans chaque pays et entre les pays, et cela doit apparaître comme un honnête partage des biens matériels et culturels qui sont produits à un moment donné de l'histoire humaine et qui ont toujours une destination universelle."

(extrait du message de Jean-Paul II à la CNUCED)

D'autre part, au moment où la France, parlant au nom des pays membres de la Communauté Européenne, se défendait d'appliquer des politiques protectionnistes, le président de la Banque Mondiale, l'Américain McNamara dénonçait explicitement les pays industrialisés, dont l'Australie et les pays de la Communauté, pour les mesures protectionnistes qu'ils viennent d'imposer à leurs partenaires commerciaux.

Quant aux Etats-Unis, dénoncés eux aussi par McNamara, ils ont voulu se montrer "positifs" sans s'aventurer à déverser les promesses. Leur délégué n'a eu droit qu'à des applaudissements de bienséance. Ne faisaient-ils pas figure, un peu comme l'Allemagne de l'Ouest, de riches privilégiés égoïstes, dont l'attitude contrastait de façon choquante avec celle de pays industrialisés moins riches, tels les pays scandinaves, qui ont manifesté une bien plus grande solidarité envers les pays du Tiers Monde?

Malgré les divergences qu'on pouvait entrevoir, un climat général d'entente semblait vouloir prévaloir. Les riches revenaient, bien sûr, sur un thème qui leur est cher: l'interdépendance qui impose le dialogue et la collaboration plutôt que la confrontation. Eux aussi tenaient à déplorer la condition inacceptable des pays les plus pauvres et à féliciter les autres pays en développement pour leurs prouesses économiques des dernières années.

Au fond, à entendre ces exposés de politique générale,

on ne pouvait qu'admettre l'existence d'une volonté politique d'aboutir à un nouvel ordre mondial. Doit-on s'attendre à voir s'inscrire dans les faits cette volonté de changement?

Changements ou ajustements?

Hélas, la confusion reprenait le dessus dès qu'on voulait mieux définir en quoi consiste la nouveauté de ce nouvel ordre mondial. Evidemment le nouveau suppose quelque chose qui n'existait pas auparavant. Mais s'agit-il de l'amélioration ou de la disparition de l'ordre ancien?

Quand les pays du groupe B faisaient l'éloge des immenses progrès accomplis, ces derniers temps, par plusieurs nations du Tiers Monde, il ne s'agissait pas simplement de compliments gratuits. Cela voulait dire, tout d'abord, que l'ordre économique actuel n'est finalement pas "si mauvais que ça", malgré ses défauts, puisqu'il a rendu possible un progrès statistiquement mesurable dans un nombre croissant de pays en développement.

En particulier, cela faisait valoir les bienfaits provoqués par les investissements dus au capital privé (y compris, bien entendu, celui des entreprises transnationales). Et l'on prenait bien soin d'insister sur les "taux" de croissance. Sans trop s'attarder sur le niveau de départ de cette croissance, ni sur le coût consenti par la classe ouvrière (et par l'économie des pays en développement d'une façon générale), ni sur l'appartenance et l'enracinement de cette nouvelle industrialisation (où vont les profits?)...

Le progrès enregistré devait aussi permettre de conclure — sans vouloir le moins du monde "diviser pour régner" — qu'il n'est plus possible de considérer les pays en développement comme formant un seul bloc, car il faut désormais distinguer le cas des pays les moins avancés de celui des pays un peu moins mal pris, qualifiés dorénavant de "pays nouvellement industrialisés". Ceux-ci devraient se sentir plus proches des pays capitalistes; il est même question, murmure-t-on en coulisse, que l'un ou l'autre soit admis au sein de l'Organisation pour la coopération et le développement économiques (OCDE). Ils se doivent donc de prendre conscience de leurs nouvelles "responsabilités" mondiales: entendez par là qu'ils ont désormais le devoir de favoriser la croissance des pays riches et d'"aider" les pays plus pauvres.

Si l'on peut ainsi présager un meilleur avenir dans le cadre de l'ordre actuel, il suffira, n'est-ce pas, de concéder les "ajustements" nécessaires pour en arriver à un ordre nouveau. Si l'on peut encore parler de "changement", il faut bien comprendre que ce changement sera graduel, volontaire et — sans aller jusqu'à demander explicitement aux pauvres d'attendre que les riches aient fini de régler leurs problèmes pour qu'ils puissent les "aider" — on envisage de favoriser d'abord la reprise de la croissance des économies riches pour provoquer des répercussions bénéfiques sur les économies faibles. Le représentant du Saint-Siège s'est joint aux délégués des pays en développement et à ceux des pays socialistes pour dénoncer cette conception de l'interdépendance.

Le nouvel ordre mondial tel qu'il est conçu par le Tiers Monde ne sera pas seulement économique; il va beaucoup plus loin. Il s'agit d'une véritable restructuration capable de faire disparaître définitivement la dépendance actuelle et de favoriser la croissance autonome et autocentrée des pays en développement. Sans brusquer les changements, on voulait obtenir à Manille l'assurance que le nécessaire sera fait pour permettre au Tiers Monde d'occuper la place qui lui revient dans l'économie internationale.

Dans cette perspective, il était nécessaire d'admettre que la crise économique actuelle est d'ordre structurel, qu'elle n'est pas seulement un phénomène cyclique. Il était aussi nécessaire d'accepter qu'un forum démocratique comme la CNUCED puisse superviser la mise en place des changements requis, en particulier pour tout ce qui a trait au protectionnisme, en tenant compte de l'interrelation des problèmes impliqués.

Il était aussi nécessaire de regarder sous un jour nouveau la coopération économique entre pays en développement. Loin d'être une menace pour les pays industrialisés, ce programme d'autonomie collective devait être admis comme un élément essentiel du Nouvel ordre mondial,

car il permettra d'aller à l'encontre de la dépendance collective actuelle. Aussi pouvait-on légitimement inviter les pays du Nord à favoriser un tel mouvement.

En dernière minute, la Conférence de Manille a plus ou moins avalisé ce dernier point de vue en acceptant que le secrétariat général de la CNUCED apporte un appui technique au projet de Coopération économique des pays en développement.

Mais, comme il fallait sans doute le prévoir, aucun accord n'a été possible sur la question centrale de la restructuration de l'ordre actuel. Les porte-parole des trois principaux groupes de pays ont quand même tenu à affirmer que la discussion n'est pas rompue, et qu'elle devra se poursuivre dans le cadre du "Trade and Development Board". Cela n'a pourtant pas empêché la grande presse d'annoncer bruyamment l'échec de la Conférence de Manille.

Nous estimons, quant à nous, qu'il convient de porter sur la cinquième CNUCED un jugement plus nuancé. Un second article nos permettra d'analyser plus en détail le travail accompli à Manille.

TÉMOIGNAGE

Nos enfants vivront mieux

que nous autres

Il aura fallu l'assassinat arbitraire et insensé d'un journaliste de la chaîne ABC, et le scandale de sa retransmission dans les foyers américains, pour que le président des Etats-Unis exige la démission d'Anastasio Somoza. Il y a pourtant dix-huit mois que la guerre civile fait rage au Nicaragua...

Avant de nous mettre en chasse d'explications politiques et avant d'examiner les manoeuvres diplomatiques visant à écarter le Front Sandiniste du futur gouvernement au profit d'une coalition d'unité nationale, il faut accepter de regarder ce qui se passe là-bas.

Les témoins que nous vous proposons sont des enfants. La journaliste qui les a rencontrés, Angela Saballos de Matamoros, a publié cette interview dans La Prensa de Managua, le 13 mai dernier. On se rappellera que c'est l'assassinat du directeur de ce quotidien, le 10 janvier 1978, qui a précipité le déclenchement de la révolte au Nicaragua. A la mi-juin, la Garde Nationale rasait au sol les bureaux de La Prensa.

Le texte de cet article nous a été transmis par le Comité inter-Eglises sur les Droits de l'homme en Amérique latine (Toronto). La traduction est de Relations.

Ils ont fait leur choix. Le premier s'appellera "Christian Velasquez", l'autre "Remigio Perez". Ils viennent d'avoir onze ans.

Christian et Remigio expliquent les précautions qu'ils doivent prendre en m'accordant cette interview. Ils ne veulent pas dévoiler leur véritable identité pour rester en vie et travailler pour leur pays, pour un Nicaragua libéré où leurs propres enfants pourront grandir en paix. Ils ont le sérieux de combattants adultes, même si leurs vies sont vécues dans des corps sous-alimentés de petits enfants. Ils m'ont d'abord parlé de l'unité indispensable pour que leur pays conquière sa liberté, du respect qui devrait exister entre soeurs et frères d'une même nation.

Ils sont tous les deux en cinquième année. Il y a déjà deux ans, pourtant, que Christian travaille dans le mouvement étudiant (depuis qu'il a neuf ans, dit-il). A côté de lui, Remigio fait figure de nouveau venu.

Remigio s'est intéressé au mouvement quand les étudiants ont occupé les écoles secondaires de son voisinage: "J'allais porter de la nourriture aux gars", explique-t-il, "j'ai aimé ce que j'ai vu là, puis ils m'ont demandé si je voulais faire partie de l'organisation, et maintenant j'en suis".

Le droit de s'organiser, que revendiquent ces jeunes, est reconnu et garanti par la Constitution de la République. Ils s'en réclament pour former un mouvement secret, et qui doit demeurer clandestin, puisque les Somozistes n'admettent pas ce genre d'activité.

Le "Mouvement des Etudiants du Primaire" est affilié au "Mouvement des Etudiants du Secondaire" et il compte des membres dans plusieurs écoles. "Il n'y a pas beaucoup de militants actifs, parce que nous sommes encore jeunes et que nos mères nous défendent de nous engager, de peur que nous nous fassions tuer", explique Christian. Certains parents ont menacé leurs enfants de les battre s'ils se joignaient au mouvement de protestation. "Mais ils sont les premiers à embarquer, et c'est comme ça que nous avons compris que nous devons, nous aussi, faire quelque chose pour que les choses changent dans le pays. Mes parents ont renoncé à me réprimander, car ils savent que je dois lutter activement".

Remigio est plus simple de nature; il reconnaît que, dans les premiers temps, il était plutôt content de voir son école occupée, parce que les classes étaient suspendues. "Je ne voulais pas étudier, mais je sais maintenant que j'ai besoin d'étudier, que je dois aussi protester et travailler pour le Nicaragua".

Et ils travaillent. Il y a de plus en plus d'écoliers dans leur petit groupe et ils ont même été jusqu'à organiser une marche de protestation qui a rassemblé une centaine de leurs camarades. Avec moins de cinq chefs, le mouvement compte plus de quarante membres actifs. "Nous sommes organisés, et il y en a encore d'autres qui voudraient collaborer mais qui ne le peuvent pas: il faut choisir avec soin ceux que nous acceptons."

C'est leur expérience quotidienne qui pousse ces jeunes à se regrouper. Comme leurs aînés, ils subissent les conséquences de la terrible répression pratiquée par les autorités, dont les opérations de nettoyage n'épargnent pas même la cabane la plus délabrée des quartiers les plus reculés de la ville. Des patrouilles et des convois traversent Rio Sol, La Bebusca, Rio Leon, Reparto Schick, Open, Las Americas et El Maximo tous les jours. Jour après jour, les militaires envahissent les maisons privées, ils emmènent les gens et font main basse sur les quelques biens qu'ils possèdent.

Ces quartiers connaissent un climat d'horreur permanente; on finit par s'y habituer à force d'y jouer tous les jours. "La répression est forte. Ils prennent n'importe qui, cela arrive devant vous, et je puis vous assurer que ce n'est pas agréable. C'est effrayant de les voir traiter votre mère comme ils

le font, ou votre père, ou votre frère, ou votre soeur, tous ceux qui sont dans la maison. Et ils ont l'air d'aimer ça. Il faut que ça finisse. Nos enfants vivront mieux que nous." Les garçons ajoutent que la peur n'est jamais absente de leur vie. Ils en ont tellement vu qu'ils ont la conviction que tout cela devra bien se terminer un jour ou l'autre. "Quand vous voyez arriver tous ces soldats avec leurs fusils-mitrailleurs, vous les maudissez parce que vous savez qu'ils viennent s'en prendre à des gens sans défense. Ils sont venus si souvent qu'il est difficile d'en avoir encore peur".

La nuit vient vite pour Christian et Remigio qui, comme tant d'enfants de leur âge, se couchent de bonne heure, épuisés par les activités de la journée. "Mais si les choses commencent à barder, nous sommes prêts, bien réveillés", dit Christian. Ils sont responsables de la distribution de tracts et de bulletins, et ils doivent voir à ce que personne ne soit pris sur le fait quand les étudiants organisent une activité. Il est évident qu'ils considèrent leur tâche comme un devoir civique et que, lorsqu'ils seront plus grands et mieux préparés, ils entreprendront des missions plus difficiles.

Christian, le plus petit et le plus délicat des deux, admet qu'il est le porte-parole du groupe. Quand il commence à parler, les gens l'écoutent. "Je peux parler. J'ai découvert ça le jour où j'ai commencé à le faire. Les gens ont l'air de comprendre ce que je dis, parce qu'ils savent que je veux un pays qui soit libre. Tout le monde veut ça."

C'est ainsi que Christian grandit. Il a déjà passé deux de ses onze années dans ce genre d'activités (il a même fait brûler un mannequin sur une place publique de son quartier).

- "Tu es déjà grand à l'heure qu'il est, mais qu'est-ce que ce sera quand tu seras plus vieux?" lui demandons-nous.
- "Moi? Eh bien, si mon pays est libre, je vais en profiter; et s'il est encore exploité, je vais continuer de me battre."
- "Qu'est-ce que c'est qu'un pays libre? Comment comprends-tu ce mot-là?"
- "Un pays qui soit démocratique, où nous soyons vraiment unis, où chacun ait quelque chose, où ce ne soient pas seulement les capitalistes qui sont au gouvernement, mais où les travailleurs et tout le monde partagent."
- "Vous autres qui souffrez de la répression, qui entendez les cris des gens et les pleurs des petits enfants, qui voyez les cadavres des victimes, que pensez-vous de ceux qui causent toute cette souffrance?"
- "Ces pauvres soldats sont des gens de la campagne à qui on a fait un lavage de cerveau. Je sais ce qu'ils font, mais il faut comprendre qu'ils sont nos frères puisqu'ils sont Nicaraguayens."

le serpent d'airain

Comme Moïse a élevé le serpent dans le désert, il faut que le Fils de l'Homme soit élevé, afin que quiconque croit ait en lui la vie éternelle. (Jn 3:14-15).

Il existe un petit serpent inoffensif et rusé que les anciens hommes ont pris comme symbole des dieux guérisseurs. Comme il laisse périodiquement dans la nature sa vieille défroque, on se plaisait à imaginer que, changeant de peau, il se rajeunissait chaque année et ne mourait pas. Il fut donc pris comme signe de notre désir d'immortalité, et beaucoup se mirent à avoir confiance en la représentation plus que dans la puissance qui s'y investit. Depuis lors, le caducée, — serpents enroulés autour d'une perche —, est resté le symbole de la médecine. Mais la tradition judéo-chrétienne a pris le contrepied de cette conception magique et elle a fait du serpent l'adversaire et le tentateur de l'homme, qui lui suggère de vaines espérances: enroulé autour de l'arbre de vie, il nous fascine avec son idée que nous sommes bien capables, à force de technique, de nous guérir de la mort même.

L'image

L'auteur du quatrième évangile s'est souvenu de cette imagerie. Plus immédiatement, il s'est inspiré du passage du Livre des Nombres (Nb 21:9) où les Israélites, mordus par des serpents, venimeux ceux-là, prient Dieu de les guérir et où Yahvé ordonne à Moïse de façonner un serpent d'airain et de le mettre sur une perche pour que quiconque le regarde demeure en vie. Pour comprendre cette pratique, reportons-nous à quelque trois mille ans en arrière, en une région semi-désertique et infestée de serpents dont la morsure était mortelle. Beaucoup en mouraient et les autres étaient paralysés par la peur, l'appréhension inhibitrice d'un mal omniprésent et sournois. C'était ce qu'on appelle une situation-limite, une de celles où, réduits à l'impuissance, les hommes créent des symboles qui soutiennent contre tout espoir l'espoir de vivre. Pour conjurer la panique, quelqu'un imagina donc de rendre présente et visible la

cause de tout le mal. Il martela une pièce d'airain à laquelle il donna l'apparence du reptile et il posa l'effigie sur un étendard au milieu du campement à la vue de ceux qui passaient. Ainsi le mal n'était plus diffus et insaisissable, mais localisé et maîtrisable: celui-là du moins ne pouvait plus mordre et tuer, on pouvait le regarder en face sans subir la fascination mortelle de son regard. L'invention de l'artisan fut bénéfique et elle entra dans le patrimoine culturel comme un moyen entre autres de soutenir l'espérance. Pour les Hébreux, ce fut là une pratique des déserts du sud de la Palestine: on a trouvé, à Timma, dans des mines qui avaient été exploitées dès le 13^e siècle avant J.C., des petits serpents de cuivre qui servaient d'amulettes. Cette pratique a été adoptée par une tribu ou l'autre de celles qui nomadisaient dans la région, et elle n'a pas paru incompatible avec cet autre support de la foi qu'étaient pour plusieurs le nom et le geste de Yahvé. On l'a donc attribuée à Moïse et comme un moyen que Yahvé lui-même lui avait révélé.

La réforme

La coutume fut adoptée aussi par les Yahvistes de Judée et de Jérusalem, qui donnèrent à la statuette le nom de Nehustan, c'est-à-dire à la fois serpent (*Nahash* en hébreu) et airain (*Nahoset*). Cette observation nous amène au seuil d'un autre texte:

(Ezéchias) mit en pièces le serpent d'airain que Moïse avait fabriqué. Jusqu'à ce temps-là, en effet, les Israélites lui offraient des sacrifices; on l'appelait Nehustan (2 R 18:4).

Ainsi donc Ezéchias a défait au nom de Yahvé ce que, au nom de Yahvé, Moïse avait fait. Comment cela est-il possible? Revenons encore une fois à l'histoire. A la fin du 8^e siècle av. J.-C., le royaume de Juda fut acculé à une

nouvelle situation périlleuse: la menace de dévastation et de servitude que l'empire assyrien faisait peser sur le pays. Pour regrouper les forces vives de la nation, le roi Ezéchias entreprit de limiter le nombre des soutiens visibles de l'espérance et il centralisa le culte dans la capitale autour du Nom de Yahvé. Dans cette nouvelle conjoncture, l'écoute l'emportait sur la vision, la parole d'interprétation sur l'épiphanie, et le serpent d'airain n'apparaissait plus comme un moyen proportionné à la figure nouvelle de la foi. Car Yahvé était désormais compris comme le seul véritable sauveur et guérisseur. Les plus fervents parmi les Yahvistes devenaient farouchement iconoclastes et partisans de l'aniconisme. C'est pourquoi Ezéchias fit tailler Nehustan en pièces.

On voit par là comment la foi qui s'exprime dans des symboles ne peut faire que les symboles, livrés à l'inertie du langage puis à la maîtrise des hommes, nuisent un jour ou l'autre à la foi elle-même, laquelle est un renoncement à la maîtrise et une acceptation de la mort. Elle doit donc se critiquer elle-même et renouveler ses représentations.

La relecture

Cependant, une vérité s'exprimait dans le récit ancien: en regardant le serpent, c'est en Dieu que l'on se confiait, et cette idée pouvait être reprise. C'est ce que Jean a fait dans son évangile. Car ceux qui se sont mis à croire que c'est en Jésus crucifié et exalté que Yahvé s'atteste le mieux comme ayant seul la maîtrise de la vie, étaient obligés, sous peine de voir leur foi inopérante, de la rendre croyable à leurs compatriotes juifs. C'était une nouvelle situation-limite: car les Juifs soulevaient une objection énorme. Comment quelqu'un qui n'a pu se sauver lui-même, — par exemple, en descendant de la croix —, peut-il sauver les autres? Il y allait du tout de la foi nouvelle. Le récit de Mc 15:30-32 dramatise bien cette objection, mais la laisse sans réponse

explicite. Mais un autre conteur s'est avisé qu'il y avait dans la tradition juive elle-même une réponse *ad hominem*. Elle revient à répondre ceci: la solution de votre difficulté se trouve dans nos Écritures; puisque vous croyez en Dieu et que vous savez que Moïse a élevé sur son ordre l'effigie d'un serpent pour que quiconque le regarde reste en vie, vous êtes en contradiction avec vous-mêmes quand vous objectez que Jésus crucifié ne peut pas sauver les hommes; car sa crucifixion est une élévation semblable à celle du serpent et elle obtient un bien plus grand effet; aussi sommes-nous en droit de dire, sur la

base des prémisses qui nous sont communes, que quiconque croit en Jésus crucifié ne mourra point. C'est cette riposte, condensée dans une comparaison poétique, que Jean a insérée dans le dialogue de Jésus et de Nicodème.

Certes, il y a bien des manières de croire et de croire chrétiennement. Jean 3:14-15 est l'une entre autres des expressions canoniques de la foi et de l'espérance de ceux qui ont décidé de choisir Jésus Christ comme foyer de leurs rêves. Et aujourd'hui, celui qui a pris le temps de descendre de la surface du texte dans sa profondeur a, par le fait, acquis la capacité de coïncider,

sous le dit et le dire, avec le vouloir-dire du poète porte-parole de la communauté johannique. La décision de croire que le salut du monde passe par l'élévation de Jésus en croix par les Juifs et au ciel par Dieu n'a rien de contraignant, mais rien non plus d'arbitraire. Elle reprend un vieux langage qui était, pour les auditeurs et lecteurs premiers de Jean, un croyable disponible. Si nous prenons le temps de saisir la "forme" sur le "fond" existentiel d'où elle émerge, nous pouvons nous aussi progresser dans la foi et résoudre les difficultés énormes que la situation-limite où nous sommes soulève contre notre espérance.

la télévision

présentation du dossier
par Robert Toupin

et l'enfant

Le rythme accéléré de l'existence moderne se reflète dans les grands média d'information et de divertissement, qui en sont à la fois l'instrument et l'expression. Alternativement conscience et opium, maître à penser et marchand d'illusion, la télévision ne peut manquer d'influencer nos attitudes et nos croyances. Pourtant, son action sur l'enfant est encore très peu étudiée. Au cours de l'année, Relations a invité une équipe d'universitaires et de chercheurs en communications à amorcer cette enquête pour notre milieu. Les textes que nous publions ici sont, pour une part, le fruit de leurs rencontres.

Voici, à domicile, pour consommateur de tout âge, un médium "sophistiqué" qui s'interpose à tout instant, par l'image et le son, et qui exerce un empire souverain, incontesté sur notre génération! Phénomène de terrorisme intellectuel, la télévision est devenu une force capable de fausser l'imagination et de transmettre des valeurs qui, hélas, sont souvent le sous-produit: d'une autre culture, l'américaine, en particulier, qui passe, glisse, bouscule, franchit les obstacles, abolit les résistances.

De tous les modes d'exploitation de l'homme par l'homme, la télévision représente l'une des entreprises les plus envahissantes et constitue l'un des plus vastes réseaux d'agents d'aliénation que l'homme se soit donnés.

Affirmation qu'il faut expliquer et prouver!

En moins de trente ans, notre société s'est pour ainsi dire "habituee" à subir, sans résistance ni critique, la

dictature de l'image télévisée, image dont l'impact, sur l'enfant en particulier, joue un rôle dominant — souvent néfaste dans et par sa manière de l'initier aux rythmes discordants de l'existence.

Puisque ce type d'exploitation par l'image, facile, rapide et rentable réussit à occuper une place "prédominante" au foyer, cette intrusion de tous les jours pose à chacun, parent, enfant, citoyen, quantité de problèmes! En particulier celui de la *violence*, entendue dans son sens le plus large!

C'est le point que nous voulons discuter dans cet article d'introduction au dossier sur "La télévision et l'enfant".

Violence de l'image

Indépendamment de son contenu plus ou moins violent, l'image TV possède une force d'impact qui, par elle-mê-

me, est une violence! Elle est donc un médium violent par nature, par les formes qu'elle propose. Songez seulement aux annonces publicitaires, à l'accélération des images, aux ruptures de programmes, quand ce battage survient, enrichi de combien de décibels!

Sans doute faut-il distinguer, en ces images plus ou moins violentes, celles qui relèvent de la fiction de celles qui se rapportent à des événements vécus et vérifiables — nouvelles de guerre, actes criminels, etc., livrés à un public avide pour qu'il en saisisse toute la vérité! Ne sommes-nous pas portés à réagir passivement — notre curiosité étant satisfaite ou assoiffée — au point de refuser d'affirmer quoi que ce soit à propos de ce monde violent? Tous ceux que l'inquiétude n'a pu convertir au sentiment d'une certaine urgence se trouvent sans voix pour dénoncer cette violence et la laissent produire des effets justement redoutés!

Pour tenter une évaluation de ces effets, il importe de tenir compte de la consommation TV par l'enfant au Québec. Nicole BEAULAC et André CARON en ont dressé le bilan (cf. infra p. 203). L'expérience prouve que le médium télévisé a la capacité de réduire la résistance des personnes — des enfants surtout — aux pressions et intrusions de l'image; en fait, une analyse scientifique réussirait à prouver, semble-t-il, que toute consommation qui dépasse le seuil de la résistance produit des effets chez les sujets prédisposés, dont le comportement devient, peu à peu, anti-social. En conséquence, la TV se présenterait comme une force aliénante, qui tend à dépersonnaliser l'individu, donc à le déshumaniser. Elle représenterait une "violation", là où il n'y a pas suffisamment "d'éducation" de l'enfant aux prises avec ce jouet familier et barbare.

D'autre part, il semble que les adultes, même experts en communications de masse, n'aient pas encore inventé les outils pédagogiques pour éduquer l'enfant à s'adapter à ce médium! pas de méthode pour "décoder" ce langage qui nous inonde!

Le temps que les enfants passent devant l'écran — 23 heures par semaine environ ou davantage — n'est pas récupéré par les individus et finit par créer des blocages: sur le plan de la verbalisation, de la création, de l'activité ludique et de la sociabilité (c'est le *jeu des autres* qui fascine!). Situation aliénante, par conséquent! Il ne s'agit pas, ici, de se demander qui est cet enfant qui regarde la TV, mais ce que c'est que le phénomène de "la télévision face à l'enfant", comme le fait comprendre l'article de Jean-René ETHIER (infra p. 211). Marie Winn a étudié ce phénomène — l'opium des petits — dans son livre récent: *TV drogoue?*, fruit d'une enquête menée aux Etats-Unis. La fascination que la télévision exerce sur les enfants réussit à mettre fin à la parole parentale, aux rites familiaux et à la vie familiale. La TV donne aux parents le moyen de museler leurs enfants! C'est sérieux!

Effets redoutables...

Des enquêtes menées en France (cf. *Le Monde diplomatique*, mai 1979, p. 23) montrent que la télévision (surtout les spots publicitaires) a tendance à remplacer le jeu. L'accoutumance développe chez l'enfant la nervosité, l'a-

gressivité, les frustrations: 81% des enfants de 7 à 12 ans consacrent, en priorité, leurs loisirs à la télévision. Peu à peu, il y a perturbation du développement et de l'activité cérébrale des tout petits. Ils font mal le lien entre l'imaginaire et la réalité.

Et pourtant, ce n'est pas, en général, l'univers de l'enfant que l'on montre à la télévision mais, d'emblée, un univers de représentations dont l'imagerie, selon Gabriel LAROCQUE (infra p. 208), même dans les émissions pour enfants, est souvent erronée, invraisemblable, stéréotypée, saturée de discours adultes. Il n'en reste pas moins que ces émissions témoignent de l'originalité et de la créativité de leurs concepteurs. De ce côté, le Québec a réussi des chefs-d'oeuvres.

L'abus du petit écran finit par produire des handicapés de la parole et de la lecture. Alors que la lecture oblige l'enfant à se créer un monde, à imaginer ses héros, la télévision impose son univers et ne "libère" ni l'imagination, ni l'agressivité. Or, c'est justement l'activité ludique qui libère ou canalise l'agressivité de l'enfant, tandis que la passivité devant la TV le livre à la mosaïque des émissions juxtaposées, où s'intercalent en trompe-l'oeil les flash publicitaires les plus discordants, fricassée d'une certaine contre-culture, creuset des mécanismes de dissociation. Ce découps tonitruant disloque les espaces, les continuités inscrites dans la nature et les rythmes que le temps fait mûrir, frappant d'interdit le sentiment qui pourrait révéler la puissance intérieure d'un être, la tendresse ou la violence déchaînée d'une passion, la transparence d'une parole.

Pourtant la télévision québécoise avait réussi un départ impressionnant! Peu à peu, l'accélération de la production de masse, à l'américaine, comme le montre Serge PROULX (infra, p. 206) réussit à envahir la programmation, diluant le consommé au gré de l'appétit de nos générations engourdies.

Il est urgent d'assigner les responsabilités et de les répartir nettement entre ceux qui veillent à l'éducation de l'enfant: famille, école, Etat, d'une part, mais aussi, d'autre part, le médium lui-même, i.e. les télédiffuseurs et producteurs, vaste contingent manipulé par les puissances d'argent. Quel type de pédagogie va-t-on créer pour affronter ce médium lourd? L'Etat et la société hésiteront-ils longtemps à confier cette tâche à l'école? Je ne comprends pas qu'on tarde de la sorte à sévir contre une dictature qui asservit l'enfant, ni pourquoi le Ministère de l'Éducation n'intervient pas dans ce domaine des communications de masse, lieu de plus en plus privilégié d'identification culturelle!

Constatations

Malheureusement, on doit constater, comme le souligne un observateur sagace (1) que, dans le projet scolaire du Québec, tant au niveau des objectifs qu'à celui des programmes, on ne donne pas une place sensible à l'analyse du médium télévisé ou à sa relation avec les valeurs.

Parents et éducateurs se sont-ils interrogés sur ce que l'école fait pour initier l'écolier aux rudiments du médium:

1. R. Grégoire, *La télévision et les valeurs dans le projet éducatif*, Québec, Conseil supérieur de l'éducation, 1978.

lecture de l'image, réalisation de programmes, signification du geste, décodage de la publicité — surtout la publicité violente — introduction au langage du roman ou du cinéma télévisé?

Pourtant, nul enseignant ou éducateur ne niera l'influence de la télévision, tant sur l'évolution de notre culture que sur la manière dont les jeunes apprécient les valeurs: l'amour, la famille, la religion, les loisirs, le jeu. Si l'on reconnaît aisément le rôle dominant de la TV dans l'aménagement de la vie quotidienne, comment se fait-il que l'école tarde à ce point à mettre en place les instruments nécessaires à la maîtrise des rudiments de ce langage? Ce que nous proposons ici, par conséquent, sous la forme d'un plaidoyer, c'est la création d'une formule pédagogique graduée et progressive, d'une véritable grammaire du bon usage d'un médium.

Attitudes

Il importe de connaître les règles de ce jeu, car la télévision n'est pas un instrument "neutre" ou "innocent" (2), sans rapport avec ma vie personnelle ou sociale. L'école — et l'Etat également par conséquent — devront annexer ce problème au niveau de leurs objectifs, déterminer le cadre de cette partie du projet pédagogique, fixer les étapes (dès le primaire) d'une initiation à la connaissance de l'outil domestique. C'est bien ici qu'il y a lieu de parler de la "domestication" d'un appareil qui fait partie intégrante de la géographie du foyer.

Comment créer une attitude critique et sélective? Dès l'âge d'un an, l'enfant arrête ses jeux pour regarder ce qui se passe durant la minute de publicité. Il est donc saisi et transporté dans un "ailleurs" qui est, déjà, un milieu "différent" — dont il faut dénoncer ici la violence, bien souvent! Pour les parents et éducateurs, c'est tout un défi, qui fait appel au discernement, au courage et qui, devant la multiplicité des choix, des préférences et le poids des habitudes, exige un sens de la mesure.

La place de l'enfant dans la société

Récemment, le thème de *l'avenir de la télévision pour enfants* a fait l'objet d'importantes discussions lors d'une rencontre, à Québec, (5-10 mai) de 65 responsables d'émissions jeunesse d'une vingtaine de pays, dans le cadre de l'année internationale de l'enfant. Organisée par Radio-Canada, ces discussions ont porté sur divers thèmes, dont l'un s'intitulait "L'enfant a-t-il une place dans la société?" C'est à cette question qu'a répondu Madame Barbara Chisholm, de l'Université de Toronto, conseillère pour la protection de l'enfance, dont la longue expérience auprès des jeunes lui a fait constater à quel point notre société témoigne d'hostilité à leur égard. Inutile de chercher à prouver l'enjeu d'attitudes aussi négatives que celle du refus des couples d'avoir des enfants!

L'enfant serait devenu une sérieuse menace pour les adultes (qu'on se rappelle le film *Rosemary's Baby*). Dans le monde des jeunes et des adultes, l'enfant représente souvent une intrusion embarrassante, une présence qui dérange, surtout si l'on considère la difficulté de l'aménagement

pour une famille dans les grands immeubles, où tout s'ordonne pour justifier la formule commode du bonheur à deux: "pas d'enfant c'est le fun"! Attitude à la fois personnelle et collective, qui soulève de graves problèmes sur le plan de l'éthique sociale.

Si l'enfant n'avait pour ainsi dire aucune place personnelle dans la société ancienne, l'intérêt qu'on lui a porté depuis deux siècles (école, allongement de la période de l'enfance) s'accompagne de nouvelles difficultés: 1/3 des premiers mariages au Canada sont brisés par le divorce, drame familial qui atteint 50 000 enfants. On estime que plus de 500 000 enfants sont la responsabilité d'un seul parent (dans 60% des cas, c'est la femme qui garde l'enfant) et que, par ailleurs, 80 000 enfants sont pris en charge par l'Etat chaque année. Et combien d'enfants n'ont pas été désirés! sont maltraités après avoir été désirés, se retrouvent entre parents qui se méprisent mutuellement? A l'escalade du mépris correspond le traumatisme de l'écartèlement affectif, devant lequel l'enfant est, pour ainsi dire, sans ressources.

On constate une augmentation du suicide chez les jeunes. Pour un suicide qui réussit, il y a 30 tentatives qui échouent. En Ontario, 40% des suicides ont lieu parmi les jeunes de 10 à 19 ans.

D'autre part, on notera que notre reconnaissance de l'enfant s'est manifestée dans les années récentes. On a formulé et promulgué, en 1959, la Déclaration des droits de l'enfant. L'article 9, en particulier, précise que l'enfant a droit à "une protection contre toutes formes de négligences, de cruauté et d'exploitation."

Or, il ne fait pas de doute que la télévision représente une forme d'exploitation dont un grand nombre d'enfants sont victimes, comme le montrent diverses enquêtes, telles que celle de *Newsweek*, 21 fév. 1979, dans l'article *What TV does to kids*. Du côté québécois, il n'y a pas eu d'enquête spécifique sur la violence télévisée. Le problème serait-il dépourvu d'urgence? La violence télévisée est-elle un phénomène d'importation? qui nous concerne peu! Pourtant, il y a là un autre défi à l'expression de notre identité culturelle!

Toutes ces observations font voir que les média ont des responsabilités et, qu'à l'avenir, ils devront jouer un rôle différent:

— éclairer les enfants sur le monde réel, sur l'existence de valeurs et de motivations..., dans la mesure où les parents ont démissionné;

— éclairer les parents eux-mêmes, qui s'interrogent sur cette question et qui seraient disposés à accueillir des avis et des conseils. Comme on le fait en certains pays d'Europe, la télévision elle-même pourrait orienter et proposer ces modes d'analyse et d'interprétation des programmes pour enfants. Sur ce point, croire qu'il faille abandonner les enfants à leur propre liberté est une fausse solution. En fait, c'est une manière différente d'avouer son impuissance et de masquer, parfois, un sentiment inavoué de rejet de l'enfant. Que ferons-nous, maintenant, pour "l'accueillir"?

2. *Ibid.* p. 38ss.

LA PROGRAMMATION TÉLÉVISÉE

POUR L'ENFANT AU QUÉBEC

par **André Caron**
et **Nicole Beaulac**

André Caron est professeur adjoint à la section de Communication à l'Université de Montréal et dirige une équipe de chercheurs qui s'intéresse particulièrement aux études sur la télévision et l'enfant. Nicole Beaulac est agent de recherche au Service des Recherches de la Société Radio-Canada. Elle s'occupe plus particulièrement des recherches en auditoire et du "pré-testing" des émissions destinées aux enfants.

Voici, pour chacun des principaux réseaux, le nombre d'heures de diffusion hebdomadaire (ces chiffres peuvent varier, d'une saison à l'autre):

réseaux	Nombre d'heures de programmation par semaine	pourcentage de contenu canadien
R-C (français)	120	64%
R-C (anglais)	121	67%
TVA	129	60%
CTV	140	60%
ORTQ	70½	70%

Le système de la télédiffusion au Québec

Au Québec, les enfants ont accès à deux principaux réseaux de télédiffusion. Le premier, de nature publique, est la Société Radio-Canada (SRC) qui opère deux réseaux de télévision, un anglais et un français, offrant une programmation à plus de 98% de la population. Le second, de nature privée, comprend le réseau des Téléviseurs Associés (TVA) qui dessert 84% de la population et le réseau Canadian Television Network (CTV). L'Office de Radio-Télédiffusion du Québec (ORTQ) est un réseau de télévision éducative et culturelle, subventionné par le gouvernement provincial; il diffuse sa programmation dans diverses régions du Québec. En outre, certaines stations privées, affiliées à l'un ou l'autre réseau, diffusent aussi des émissions régionales. Ajoutons que, dans plusieurs communautés québécoises, soit pour des raisons de proximité géographique, soit grâce au système de cablodistribution (près de 41% des familles sont reliées à un tel système), la télévision américaine donne accès à trois réseaux privés majeurs: ABC, CBS, NBC et au réseau éducationnel PBS. A ces réseaux s'ajoutent également, dans quelques régions du territoire québécois, certains réseaux canadiens-anglais, tels que l'OECA (Ontario Education Communication Authority) et GCL (Global Communications Limited).

Selon que l'enfant québécois s'adonne à la vision de stations privées ou publiques, francophones ou anglophones, les régimes télévisuels auxquels il s'expose peuvent varier énormément. L'importance des émissions américaines doit être notée. En effet, on retrouve, particulièrement chez les télédiffuseurs privés, un taux plus élevé d'émissions américaines. Entre les réseaux américains et canadiens-anglais existe une compétition très forte.

Par contre, si on trouve du côté francophone un engouement pour les émissions américaines traduites, la popularité de la programmation produite au Québec demeure très importante. Comme nous allons le voir, c'est un fait encore plus significatif du côté des très jeunes enfants. A propos du tableau qui précède, il faut noter qu'il existe une réglementation du gouvernement imposant un contenu minimum de 60% de production canadienne pour tous les réseaux (horaire complet) et un minimum de 50% durant les heures de grande écoute. L'organisme de surveillance s'appelle le Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes (CRTC).

programmation pour enfants (2-11 ans)

En moyenne, les enfants regardent approximativement 3,1 heures de télévision par jour et plus de 3,9 heures le samedi; ainsi les jeunes Québécois consacrent en moyenne 23 heures par semaine à cette activité. En d'autres mots,

lorsque ces enfants auront atteint l'âge de 11 ans, ils auront regardé près de 11,000 heures de télévision. Quoique ces statistiques demeurent approximatives et peuvent varier d'un enfant à l'autre selon son statut socio-économique, la région géographique où il habite ou d'autres variables, il est évident que, pour un enfant, ce passe-temps prédomine parmi ses activités. Au Québec, le nombre d'heures de programmation spécialement conçue pour les enfants varie d'un réseau à l'autre.

Le réseau public Radio-Canada et ses deux services (an-

glais et français) reflètent la plus haute concentration pour ce genre de programmation et offrent le plus grand nombre de "productions maison". Quant à la quantité et à la qualité des émissions pour enfants produites par CBC/Radio-Canada, elles placent le Québec et le Canada parmi les nations les plus spécialisées dans la programmation pour enfants. Les statistiques suivantes doivent être considérées comme des approximations, car elles varient selon les saisons et selon la diffusion des stations locales affiliées:

les émissions pour enfants et leur provenance		
réseaux	nombre d'heures de programmation pour enfants, par semaine	pourcentage des émissions pour enfants importées
R-C (anglais)	17 (incluant la diffusion d'une heure d'émissions scolaires)	31%
R-C (français)	24 (incluant la diffusion de 4 heures d'émissions scolaires)	28%
CTV	7	10%
TVA	22¼	75%
ORTQ	15 (incluant la diffusion de 10 heures d'émissions scolaires)	17%

Quoique certains réseaux privés semblent aussi offrir un pourcentage plus ou moins élevé d'émissions de ce genre, on doit cependant reconnaître que leurs émissions pour enfants ont des caractéristiques différentes de celles offertes par le réseau public, que ce soit au point de vue du contenu ou du pourcentage d'émissions importées. En effet, les séries filmées américaines et les dessins animés caractérisent davantage leur programmation pour enfants. Ces émissions sont souvent des productions américaines. On peut mentionner, par contre, que certains efforts ont été faits ces dernières années par les réseaux privés pour produire des émissions pour enfants de meilleure qualité.

Les émissions du réseau français de Radio-Canada les plus regardées par les enfants

Les habitudes d'écoute de la télévision varient beaucoup en fonction de l'âge des enfants. En effet, les goûts, les intérêts de même que la disponibilité des enfants d'âge pré-scolaire diffèrent sensiblement de ceux des jeunes de 6 à 11 ans et plus encore de ceux des adolescents.

Afin de distinguer les habitudes télévisuelles des jeunes, voici la liste des 10 émissions de Radio-Canada les plus écoutées par les différents groupes d'âges.

2 à 5 ans		(moyenne du 11 septembre 1978 au 4 février 1979)		
rang	titre	jour	heure	catégories d'émissions
1	Passe-partout	Lun-Ven	09h30	Jeunesse-Séries filmées
2	Woody le Pic	Dim	09h00	Jeunesse-Séries filmées
3	Bobino	Lun-Ven	16h00	Jeunesse-Radio-Canada
4	You Hou	Mer	10h15	Jeunesse-Radio-Canada
5	Tam Tam	Mer	10h00	Jeunesse-Radio-Canada
6	La boîte à lettres	Ven	10h00	Jeunesse-Radio-Canada
7	Le Monde merveilleux de Disney	Mar	19h00	Téléfilms
8	Une fenêtre dans ma tête	Lun	10h00	Jeunesse-Radio-Canada
9	Minute Moumoute	Mar, Jeu	10h15	Jeunesse-Radio-Canada
10	Animagerie	Mar, Jeu	10h00	Jeunesse-Séries filmées

Sur les 10 émissions les plus regardées par les enfants de 2 à 5 ans, on relève 9 émissions produites par le secteur "jeunesse" et une émission de type familial. Ainsi ces jeunes accordent en priorité leur préférence aux émissions qui leur sont spécifiquement destinées. Il est à noter

que, parmi ces émissions, on en retrouve plusieurs produites par Radio-Canada. C'est l'émission *Passe-partout*, série produite par le Ministère de l'Éducation du Québec, qui est la plus regardée par les tout-petits.

6 à 11 ans

rang	titre	jour	heure	catégories d'émissions
1	La femme bionique	Sam	19h00	Téléfilms
2	Le monde merveilleux de Disney	Mar	19h00	Téléfilms
3	Woody le Pic	Dim	09h00	Jeunesse-Séries filmées
4	Candy	Sam	09h00	Jeunesse-Séries filmées
5	Grand-papa	Mar	20h00	Dramatiques
6	Wickie	Dim	20h00	Jeunesse-Séries filmées
7	Du Tac au Tac	Jeu	19h30	Variétés
8	Bagatelle	Sam	17h00	Jeunesse-Séries filmées
9	Chez Denise	Dim	19h00	Dramatiques
10	Jamais 2 sans toi	Mar	20h30	Dramatiques

Chez les 6 à 11 ans, on dénote déjà des modifications; tout en manifestant un certain intérêt pour les émissions "jeunesse", ils sont toutefois fortement attirés par les émissions de divertissement diffusées en soirée. La série

américaine de science-fiction "La Femme bionique" arrive au tout premier rang des émissions populaires auprès des enfants de 6 à 11 ans. On constate chez les jeunes de cet âge un vif intérêt pour les dessins animés.

12 à 17 ans

rang	titre	jour	heure	catégories d'émissions
1	Jamais 2 sans toi	Mar	20h30	Dramatiques
2	La Femme bionique	Sam	19h00	Téléfilms
3	Racines (Hors-Série)	Mer	20h30	Téléfilms
4	Grand-Papa	Mar	20h00	Dramatiques
5	Les Grands Films	Jeu	20h30	Cinéma
6	Du Tac au Tac	Jeu	19h30	Variétés
7	Le Monde merveilleux de Disney	Mar	19h00	Téléfilms
8	Le Travail à la Chaîne	Jeu	20h00	Variétés
9	Terre Humaine	Lun	20h00	Variétés
10	Chez Denise	Dim	19h00	Dramatiques

La liste des émissions les plus regardées par les adolescents de 12 à 17 ans révèle que ceux-ci préfèrent, et de loin, les émissions de divertissement général présentées en soirée, aux émissions dites "jeunesse". En effet, les goûts des adolescents en matière de télévision sont très semblables aux goûts des adultes et les genres d'émissions les plus populaires auprès du public en général (dramatiques, téléromans, films) s'attirent également les faveurs des jeunes de 12 à 17 ans.

visant à exclure toute publicité s'adressant directement aux moins de 14 ans.

Etat de la recherche sur l'enfant et la télévision

Comparativement aux Américains, qui s'intéressent à cette question depuis plusieurs années, la recherche au Québec en ce domaine n'en est vraiment qu'à ses débuts. Malgré quelques études de type plus traditionnel sur les effets de la violence, de la publicité et des habitudes de visionnement, quelques recherches plus innovatrices se dessinent maintenant à l'horizon. En effet, on s'interroge maintenant sur l'impact culturel de la télévision, sur l'image de l'enfant à la télévision, sur la distinction que fait l'enfant entre la fiction et la réalité, sur la recherche formative. Si certains groupes de chercheurs universitaires (Univ. de Montréal, Laval, du Québec, McGill) ont entrepris des recherches plus théoriques sur la télévision et l'enfant, ils collaborent de plus en plus avec les équipes de production et les services de recherches (v.g. le Service de Recherche de Radio-Canada), afin de vérifier de plus près la dimension "appliquée" de ces études. Certains groupements s'intéressent à ce problème: la Ligue canadienne de la radio-diffusion, l'Institut de radio-télévision pour enfants (IRTE).

La publicité

Le nombre de minutes de publicité permises dans le cadre d'émissions de télévision pour adultes est limité à 14 minutes/heure. Huit minutes/heure de réclames sont autorisées pendant les émissions pour enfants diffusées par les réseaux privés. Les réseaux publics (Radio-Canada et ORTQ) ont complètement prohibé la diffusion de réclames publicitaires pendant les émissions pour enfants. Durant les avant-midi (08h30 - 12h00) des jours scolaires, les réseaux privés et publics s'abstiennent de diffuser toutes réclames publicitaires qui seraient destinées aux enfants d'âge pré-scolaire. Les agences régulatrices dans ce domaine sont le Bureau consultatif de la Publicité, l'Association canadienne des annonceurs, l'Office de la Protection des Consommateurs et, bien sûr, le CRTC. Mentionnons que le gouvernement du Québec songe à promulguer une loi (72)

télévision de masse

et générations tranquilles

par **Serge Proulx**

Département
des Communications, UQAM

Essor et essoufflement de la télévision québécoise

Les premières images de télévision québécoise naissent en septembre 1952. Ceux et celles qui regardent la petite boîte à images, sont émerveillés par cette innovation technique qui permet une manière de "cinéma à domicile". L'acquisition de postes récepteurs par la population québécoise se généralise à un rythme plus rapide qu'aux Etats-Unis et que dans le reste du Canada. Dès 1955, l'acquisition de récepteurs est suffisamment répandue dans les diverses couches sociales, pour qu'on puisse parler de l'amorce d'un véritable comportement de "consommation de masse".

La période 1955-1965 aura été la grande époque de la télévision québécoise. Notre société se trouve alors au coeur d'un processus d'industrialisation et d'urbanisation qui, dans le mouvement de l'après-guerre, provoque une mobilité

sociale accrue, une élévation subite du niveau de vie et une transformation profonde du mode de vie. De nombreuses familles rurales se sont installées dans les villes, sans perdre nécessairement leur culture de campagnards. La télévision de cette première décennie aura pour eux une importante fonction d'éducation populaire et de socialisation à la vie urbaine. A travers certaines émissions dramatiques qui permettaient d'évoquer, à l'aide de la fiction, une réalité dont on ne parlait pas encore; à travers les premières émissions de vulgarisation scientifique — telle le *Roman de la Science* —; mais surtout, peut-être, à travers les émissions d'affaires publiques de Radio-Canada — comme *Carrefour* ou *Point de mire* — une nouvelle vision du monde est offerte à la population. Ces nouveaux contenus culturels, véhiculés par la télévision, permettent aux Québécois de se donner une nouvelle perception d'eux-mêmes comme peuple et comme nation: d'une vision rurale-agricole, monolithique sur le plan religieux, fermée sur elle-même, on accepte progressivement l'image d'une société plus urbaine, pluraliste du point de vue politique et religieux, et ouverte sur le monde extérieur. On peut avec raison décrire le phénomène de cette première décennie de télévision comme un facteur déterminant dans le changement des mentalités nécessaire à l'éclosion de la révolution tranquille.

Depuis, notre télévision a évolué et s'est essoufflée. D'abord, l'apparition des compagnies privées de télévision a obligé la télévision d'Etat à s'ajuster aux standards de la TV commerciale, à se préoccuper de la cote d'écoute, ce qui a conduit les diffuseurs à privilégier l'impact quantitatif au détriment d'un impact qualitatif moins immédiat mais plus pénétrant. Ensuite, le développement de l'industrie de la télédistribution

a accru très sensiblement la capacité pour un même foyer de capter un grand nombre de chaînes, en particulier américaines. Finalement, hormis les chaînes de télévision éducative, l'industrie publicitaire a envahi complètement le marché de la télévision. Cette prégnance de la publicité dans la programmation a amené le sociologue Jacques DeGuise à souligner que "la façon la plus adéquate d'expliquer les comportements de l'industrie de la communication de masse chez nous, c'est de la considérer comme marchande d'auditoires, et non comme marchande d'informations." (1)

Notre modèle de télévision s'est américanisé et massifié. Malgré la multiplication des chaînes, malgré l'apparent fractionnement des auditoires et des contenus, c'est le comportement d'écoute lui-même, indépendamment des contenus véhiculés, qui devient comportement standardisé, comportement de masse. La télévision, support privilégié du discours publicitaire, est devenue rouage économique essentiel au maintien de l'accroissement constant de la consommation de masse, dans notre société au développement économique "explosif". En même temps, la télévision de masse s'est trouvée perdre sa fonction initiale socio-culturelle: les

1. Jacques DeGuise, "L'entreprise de communication de masse", dans: *Recherches sociographiques*, Québec, 1971, 1, p. 102.

2. Je formule ici quelques réserves: 1) ces années charnières constituent des repères plus ou moins grossiers; 2) ces processus générationnels sont complexes et évoluent sur plusieurs années; 3) des intersections inter-générationnelles existent et viennent amplifier la complexité de cette réalité sociologique.

premiers contenus d'éducation populaire se sont noyés dans une mer d'informations fragmentées, partielles, de plus en plus hachurées par le discours publicitaire.

Sans égard aux contenus diffusés, une personne sur trois — enfant, adolescent ou adulte — est immobilisée chaque soir devant un téléviseur, en Amérique du nord. Ces ensembles de téléspectateurs deviennent **masse** dans la mesure où ils absorbent psychiquement des quantités phénoménales d'informations, sans possibilité réelle de les digérer, de se les approprier pour agir et intervenir dans leur environnement. Les actions suscitées par la télévision se réduisent, la plupart du temps, aux comportements d'achat. La masse est masse: majorité silencieuse incapable de transformer l'information télévisée en savoirs et en savoir-faire utiles dans la vie quotidienne, privée ou publique. La masse est masse: passive, inactive, immobilisée pendant plus de quatre heures par jour, à absorber les séquences ininterrompues d'images et de sons déversés par le petit appareil dans les yeux et les oreilles des téléspectateurs et des téléspectatrices de tous les âges.

Trois générations d'enfants de la télévision

Il convient de situer dans ce contexte socio-historique québécois la question des rapports entre la télévision et l'enfant. Il m'apparaît important de distinguer entre trois générations de téléspectateurs, respectivement nées de '45 à '55, puis de '55 à '65 et finalement, de '65 à aujourd'hui. Procédons à un portrait sommaire de ces trois générations de téléspectateurs.(2)

Les individus nés avant 1955 ont pu, pour la plupart, vivre leur tendre enfance sans la présence de la télévision dans leur environnement quotidien. Pour eux, la télévision était absente du décor au moment où ils ont appris à parler, à lire, à écrire, à interagir avec la mère, les parents, les premiers camarades. Cette première génération de téléspectateurs est constituée aujourd'hui par la génération des 25 à 35 ans. Leur première rencontre avec le petit écran se produisit à un moment où leur vision du monde avait déjà été moulée par la parole des parents, et par les premières

années à l'école; à un moment où la plupart avaient appris à lire et à compter. Cette génération d'enfants et d'adolescents recevait l'information télévisée à travers une certaine grille mentale implicite, linguistique et rationnelle. Cette grille implicite constituait une manière de retenir et d'organiser (généralement à partir d'une logique cartésienne) la présence de certains signaux plutôt que d'autres. Cette grille perceptuelle permettait une distanciation du système mental du téléspectateur vis-à-vis des signaux qui le pénétraient via l'écran cathodique.

On a découvert que cette génération de téléspectateurs — même s'ils sont parfois devenus de gros consommateurs de télévision — arrivent mal à saisir l'impact actuel énorme de la télévision sur les jeunes enfants qui ne vont pas encore à l'école.

La deuxième génération d'enfants de la télévision est constituée par ceux qui sont nés entre 1955 et 1965. Ils ont aujourd'hui de 15 à 25 ans. Ce sont les enfants de la révolution tranquille en même temps que les premiers à s'être assis immobiles devant le téléviseur, dès leur très jeune âge. Cette génération a incubé passivement les valeurs de la révolution tranquille, directement par la télévision, à un moment où la génération précédente se retrouvait active, dans la mêlée du mouvement de contestation sociale des années '63-'73.

À l'heure actuelle, cette génération se répand dans le marché du travail, et affronte une situation de chômage aigu. Cette situation de crise les empêche d'acquiescer des emplois stables et éventuellement des responsabilités importantes dans la gestion sociale du territoire. Cette génération continue d'être privée de la possibilité d'un passage à l'acte social et à la responsabilité sociale et politique. Ce groupe d'âge constitue la première génération que la télévision de masse contribue à *tranquilliser* politiquement.

Bien que nombreuses sur le petit écran, les images de contestation socio-politique sont aplaties par l'impossibilité de trouver des lieux concrets d'exercice d'un certain pouvoir social. En même temps, les informations à pertinence socio-politique sont noyées dans le discours télévisuel de fiction violente, lui-même hachuré par les incessantes invitations à consommer. On a calculé qu'un jeune de dix-sept ans a été témoin en moyenne de dix-huit mille meurtres télévisés et de trois cents cinquante mille *spots* de publicité.

La troisième génération — ceux et celles nés après 1965 — est composée par nos adolescents et nos enfants ac-

tuels. On peut se demander comment l'écoute généralisée de la télévision affecte leur *manière d'apprendre*.

L'enfant de moins de six ans regarde la télévision, en moyenne, cinquante-quatre heures par semaine. Depuis dix ans, les résultats d'expériences et d'enquêtes démontrent que cette écoute affecte le développement de l'activité cérébrale de l'enfant. Ainsi on a observé que l'hémisphère gauche de son cerveau (siège de la parole et du raisonnement logique) se révèle insuffisamment développé.

Des éducateurs mentionnent aussi que les enfants paraissent avoir de la difficulté à se concentrer, et à fixer leur attention. Pour nombre de ces jeunes, le fait d'aller à l'école est conçu comme un amusement. La leçon du professeur devient le spectacle qu'on regarde mais sans participer. C'est que la télévision habitue l'enfant à un rythme saccadé et rapide dans l'absorption de l'information. Une information qu'il n'a pas le temps de digérer pour se l'approprier vraiment. Habitué à ce rythme rapide et continu d'arrosage d'informations, l'enfant va ainsi ressentir plus facilement de l'ennui devant le discours non-spectaculaire du professeur. Même ennui devant l'idée de s'asseoir devant un texte écrit, pendant quelques heures, pour le lire et l'étudier.

La télévision de masse semble avoir neutralisé le pouvoir de l'école traditionnelle. L'institution scolaire peut-elle être encore lieu privilégié pour apprendre? Tout se passe comme si l'accoutumance à l'écoute de la télévision — i.e. le fait de la regarder pendant plus de quatre heures par jour, depuis le plus jeune âge — génère une transformation dans le mode de connaissance du téléspectateur et provoque un éclatement des grilles et des modèles pour l'action.

Cette situation pourrait conduire certains éducateurs à ouvrir simultanément deux fronts d'intervention dans l'institution scolaire: d'un côté, l'école devra se transformer de l'intérieur pour faire en sorte que l'acquisition des savoirs et des savoir-faire se fasse par l'utilisation combinée de la logique, de l'émotion et du geste pratique concret dans les situations d'apprentissage. En même temps, l'école apprendrait à l'enfant à savoir se distancier de la forme télévisuelle; l'école lui apprendrait aussi à savoir repérer et décoder l'information de manière à la rendre pertinente pour une intervention appropriée dans le territoire.

L'IMAGERIE TÉLÉVISUELLE

par **Gabriel Larocque**

*Prof. agrégé, faculté des sciences
de l'Éducation, Université de Montréal.*

Les émissions télévisuelles que les enfants ont l'occasion de regarder produisent une imagerie ouvrant aux jeunes enfants les portes du fantastique, de l'imaginaire. Quel est ce monde imaginaire? Quels sont ces personnages qui le peuplent, les objets, les lieux, les actions qui organisent ces récits par lesquels la télévision captive l'attention des jeunes et nourrit leur imagination?

Nous avons voulu, dans une étude récente conduite au laboratoire de recherche sur la télévision et l'enfant, interroger cet imaginaire, produit par des adultes, pour amuser, distraire et peut-être aussi éduquer les enfants (1). Dix émissions appartenant à neuf séries télévisuelles constituent le corpus qui a fait l'objet de l'analyse dont nous décrivons plus loin certains éléments, six séries (*Picotine*, *Grujot et Délicat*, *Nic et Pic*, *Le Prince Saphir*, *Bobino* et *Fantreluche*) sont des émissions destinées aux enfants, sans autre dessein véritable que celui de les amuser. *Passe-partout*, série toute récente, s'adresse aux petits d'âge pré-scolaire et se veut une émission les préparant à leur entrée en classe. *Les 100 tours de Centour* est le titre d'une série d'émissions scolaires. *Le Grenier*, la dernière série de ce corpus, s'adresse d'abord au public adulte sans exclure le public des jeunes spectateurs. Les émissions analysées ont été réalisées entre 1974 et 1978. Certaines ont été retransmises à plusieurs reprises depuis 1974.

*il faut interroger
l'imaginaire
produit
par les adultes
et se rendre compte
que le merveilleux
véhicule
des représentations
suspectes*

Ce qui surprend, à l'analyse, c'est de découvrir rapidement que l'imaginaire qui sous-tend l'ensemble de ce corpus possède une certaine consistance uniforme, j'allais dire, les mêmes faiblesses ou lacunes. Ce qui le marque le plus, ce n'est pas l'originalité, encore moins l'ingéniosité, le détail qui ancrerait sa substance dans le véridique ou la véracité, mais une espèce de facilité qui fait glisser l'imagination vers les stéréotypes, les représentations erronées, les fantasmes gratuits, loufoques, farfelus. Par exemple, les noms donnés habituellement aux personnages (*Passe-partout*, *Passe-carreau*, *Passe-montagne*, *Grujot*, *Fantreluche*, etc) se veulent sans doute comiques... Les personnages des récits fictifs ont des noms pour le moins étranges, dont le comique des consonances (ex. les noms fantaisistes: *Passe-partout*, *Passe-carreau* et *Passe-montagne*) dans la Série

Passe-partout fait peut-être sourire certains adultes (les concepteurs de l'émission?). Mais les enfants? nous en doutons. Cet exemple est en lui-même, peu important, car il ne touche qu'incidemment à l'imagerie télévisuelle. Il permet quand même d'attirer immédiatement l'attention sur la fréquence du jeu de mots, de cette "verbalité" toute-puissante qui prédomine sur l'imagerie, sur la "visualité" du récit télévisuel qui, en fin de compte, s'ancre très peu dans le visuel ou l'image même. L'imaginaire télévisuel est porté davantage par les mots que par les images.

Examinons cet imaginaire télévisuel. Nous l'avons distribué sous les rubriques suivantes: l'erroné, l'invraisemblance, le stéréotypé, l'hyper-verbalisme et le poétique.

L'erroné

Partons d'un exemple, tiré de l'émission "A la ferme", de la Série "*Passe-partout*". Fardoche (c'est le nom du cultivateur!) reçoit des visiteurs. L'objectif de l'émission, donner l'occasion aux enfants de découvrir l'habitat et la nourriture des animaux de la ferme. Les petits téléspectateurs devraient donc pouvoir visiter une ferme, "en images". Arrêtons-nous aux trois bâtiments: le poulailler, la porcherie et l'étable, qui sont présentés et "visités".

Un bâtiment d'allure ancienne, dont on voit surtout la porte... La porte s'ouvre. Sans transition: on voit une poule qui picore dans une mangeoire suspendue à un fil. Pour la porcherie, même mouvement. La porte, puis vue sur un porc allongé. Pour l'étable, même manoeuvre.

1. G. Larocque et M. Gilbert

Cette fois on aperçoit quelques vaches, un flash sur une trayeuse mécanique) et l'on voit Fardoche en train de finir de traire une vache. Il se lève, un seau à la main, en expliquant qu'il la traite ainsi, parce que cette vache n'aime pas se faire traire mécaniquement.

Dans le peu de temps que dure cette séquence sur les bâtiments, les enfants ne peuvent pas apprendre, par cette série d'images, à différencier les trois bâtiments de ferme qui ont habituellement des fonctions et des formes architecturales différentes, une organisation interne spécialisée aussi. Quant au poulailler, peut-on savoir si c'est un poulailler pour des pondeuses ou pour des poulets de chair? aucun indice... La porcherie n'est pas décrite visuellement (ni de l'extérieur, ni de l'intérieur). L'étable souffre du même mauvais traitement. Mais il y a plus encore: les bâtiments que l'on montre aux enfants, ce ne sont pas ceux de la ferme "moderne", ceux qui correspondent à la réalité agricole actuelle. Les concepteurs ont reproduit en images leur vision personnelle de la ferme: images bucoliques d'une ferme, représentations intérieures qu'ils n'ont pas confrontées à la réalité. Résultat: les enfants téléspectateurs voient "la ferme" à travers les yeux du concepteur, (du chercheur?), ou du réalisateur. Ces images erronées ont escamoté le réel et privé les enfants d'une vision juste de ces lieux, des habitudes véritables de la ferme (il n'y a sûrement pas de producteur laitier qui s'amuse à traire une de ses vaches à la main, pour la raison invoquée!). Dans le cas des volailles, des porcs et des vaches, les enfants n'ont pu voir quelles nourritures ces animaux mangeaient. Enfin, arrêtons là cette analyse de l'imagerie de la ferme, pour passer à un type d'imaginaire qui s'appuie lourdement sur l'in vraisemblable.

L'in vraisemblable

Dans *les 100 tours de Centour*, Pico, son père et sa mère, et Verbo ont perdu leurs bas, leurs chemises, leurs chaussures, des balles de ping-pong, des affiches... Que s'est-il passé? C'est le robot Bric-à-brac qui les a avalés. Il a mangé aussi des clous, du fil de fer, finalement, le robot régurgitera les objets (perdus par Pico et les autres) à la suite d'une indigestion.

Remarquons, au sujet de cette ingestion de la ferraille et des objets personnels de Pico (et des autres), suivie de cette indigestion du Robot, l'aspect invraisemblable. Le robot, dans la logique "robotienne", n'est pas doué d'un estomac. Il est invraisemblable qu'il mange ou régurgite quoi que ce soit. A moins qu'il soit à la fois robot et non robot?... Cette position est farfelue et intenable. Pourquoi avoir anthropomorphisé ce pauvre robot?

Dans *Grujot et Délicat*, Chatonne et Tommy l'Ecoissais découvrent une petite fleur. Ils décident de l'alimenter à l'aide d'un biberon et de lait pour qu'elle survive. Petite fleur, petit bébé, petit lait... Même procédé anthromorphisant. Pourquoi les enfants seraient-ils privés de savoir et de voir par quels moyens "vrais" une petite fleur peut être animée? Mais les enfants ne verront pas la petite fleur que les personnages regardent à travers une grosse loupe.

*L'imaginaire
qui sous-tend
les programmes
pour enfants
fait glisser
l'imagination
vers les stéréotypes,
les fantasmes gratuits*

Dans *Bobino*, la marionnette Bobinette, a fabriqué une machine capable de produire des partitions musicales. Bobinette alimente la machine de jus d'oignons, si elle veut lui faire produire des chansons tristes, de coeurs d'artichauts pour les chansons sentimentales et de vin de pissenlits pour les chansons gaies. Drôle de moteur ou d'estomac! Encore un rapport analogique: oignons/pleurer/tristesse; tu es mon coeur d'artichaut/ tu es mon amour/ chanson sentimentale. Le récit avance encore à coup d'images verbales et de verbiage.

Et l'in vraisemblable d'envelopper l'imaginaire... *Le Grenier*, sous cet angle, n'épargne pas les détails.

Dans *Le Grenier*, trois personnages habitent le grenier d'une maison d'un petit village (St-Odilon du petit Ruis-

seau). Qui sont-ils? Mlle Antoinette, ancienne institutrice, Sadhou, fakir hindou et Frimousse, orphelin de 14 ans, qui en plus serait hermaphrodite (il lui suffirait d'éternuer et de chanter un refrain pour changer de sexe).

Examinons l'amalgame des personnages eux-mêmes. Pourquoi sont-ils réunis? qu'est-ce qui les unit? Pourquoi un fakir? Que fait ce personnage étrange, dans ce groupe hétéroclite? Ce groupe n'a pas non plus de structure sociale. Il n'a rien de commun avec l'organisation familiale habituelle. Ou avec l'organisation d'un groupe religieux... Groupe tout court???

Autre étonnement: le lieu de l'action. A la campagne, le grenier n'est pas une pièce que l'on habite (pas plus que la cave...) Les fonctions et les rôles de ces deux parties de la maison ont été bien décrites par Gaston Bachelard... Le grenier a perdu ici son rôle normal, attendu.

Mais il n'y a pas que le grenier ou la définition du groupe qui introduisent des torsions discordantes dans cet imaginaire créé par "*Le Grenier*". Les personnages ont des caractères dont les traits bizarres ajoutent encore à l'in vraisemblance des actions.

Le stéréotypé

Les personnages, tout comme les lieux, se présentent comme des modèles stéréotypés, (reconnaissables à leurs traits stéréotypés).

Ainsi, Mme Coton (dans *les 100 tours de Centour*) mère de famille, est la femme au foyer, maternelle, faisant des gâteaux... Le papa, M. Coton, est paternaliste, le "chef" de la famille, tandis que Pico, l'enfant, est turbulent, fait du bruit.

Mlle Antoinette (dans *le Grenier*) parce qu'institutrice, se montrera de caractère difficile, c'est la vieille fille qui voudrait se rajeunir et qui n'avouera pas son âge, lors de son anniversaire.

Le Fakir: inutile de dépeindre son habit. Il médite, pratique les arts parapsychologiques. Rien de surprenant à ce qu'il hypnotise le voleur...

Etienne: c'est un artiste. Il sera excentrique.

Picotine reproduit les traits stéréotypés de la féminité: tendresse, sensibilité, naïveté, conciliation envers Fantoché.

Les lieux, en particulier les lieux exotiques, décrits dans certaines émissions, se donnent à voir sous forme de représentations stéréotypées.

Par exemple, dans *Nic et Pic*, (aventures en Afrique), les deux souris font un voyage en ballon, chez l'Africaine Madoula. (Le téléspectateur ne saura pas dans quel pays se situera l'action). Que voit-on? Des huttes de paille et de terre, un puits, des palmiers, un singe, des paniers en paille, des noix de coco. Comme personnages africains, un "Sorcier" et une Africaine portant une cruche sur la tête.

Le prince Saphir, en Egypte, fournit aussi une riche moisson de stéréotypes: images de mosquées, de temples, de palmiers, de minarets, de pyramides, du désert, des chameaux... Que peut-on souhaiter de plus? La panoplie est complète. Images d'Epinal, représentations figées, appauvrissantes, pâle savoir commun... est-ce ainsi que les yeux de nos enfants vont pouvoir regarder avec émerveillement les coutumes, les lieux, les objets des pays étrangers? L'imaginaire de l'enfant n'est-il pas sous-alimenté par ce type de descriptions stéréotypées? Sans le savoir, les adultes (les concepteurs et les réalisateurs) et nous qui laissons faire sans

dire un mot, privons l'enfant d'une imagerie à laquelle il a certainement droit... L'imaginaire des adultes occulte celui des enfants...

L'hyperverbalisme

Mais cette imagerie télévisuelle a finalement d'autres lacunes. Elle n'est pas suffisamment imageante ou imagée. Il faut, pour comprendre ou accepter cette critique de la pauvreté du visuel ou de la visualité télévisuelle, cesser, un instant, de penser que toute image qui remplit l'écran, à un moment donné (ou dans un laps de temps donné) fait "avancer" le récit, ou encore donne à voir à l'enfant "ce qui est dit" dans le même temps. En effet, le malheur, c'est que le discours prédomine; l'émission télévisuelle est trop souvent verbeuse.

Cette observation qui porte sur l'écart entre l'image et le verbal renvoie au problème de la compréhension de l'émission, "du message global", par le jeune enfant. Si l'enfant ne comprend pas un des mots (par ex. "coeur d'artichaut" ou simplement "artichaut", ou encore "au grenier"), il n'établit pas la liaison entre le contenu illustratif/iconique (qui peut correspondre plus ou moins partiellement au verbal) et le sens global. Il opère fatalement et automatiquement un glissement du texte (qu'il cesse d'entendre) à l'image qu'il regarde et réorganise, qu'il rend intelligible à sa façon en l'investissant de ses propres fantasmes. A partir de cet instant, il décroche nécessairement.

Donnons quelques exemples de cette "hyperverbalité", des émissions télévisuelles.

Dans *Passe-partout*, Fardoche (le cultivateur) explique (verbalement) pourquoi il trait la vache à la main. Cependant *on ne le voit pas traire la vache*.

Fardoche parle de trayeuse mécanique, mais celle-ci a été "vue" dans une séquence antérieure, sans que soit mentionné l'objet ou que sa fonction puisse être observée en entier.

Dans *Picotine*: Fantoche parle des Ballons soufflés à l'hélium. Les enfants ne verront pas comment cela se fait, ni ce qu'est l'hélium... Le vendeur de ballons décrira le village d'où il vient. La description restera verbale. On lira son amour de son village dans ses yeux attendris... (Quelle tâche pour des petits!)

Bobino (la séquence de la machine à produire des partitions musicales) est truffée de mots difficiles... et il y a peu d'imagerie pour "soutenir" le texte(2).

Dans *Grujot et Délicat*, l'action se centre sur une fleur. Les personnages regardent la fleur à la loupe. Ils entourent la loupe. Mais l'enfant téléspectateur, lui, ne verra pas la fleur. Les personnages s'interposent, le support verbal aussi.

Dans *Bobino*, celui-ci dit: "Regardez, les petits, regardez dans la boîte. Gros plan sur la boîte; mais on ne verra pas l'intérieur.

La liste des exemples pourrait s'allonger. Ce n'est pas le lot des seules émissions pour enfants de reproduire ce défaut(3).

Le poétique

Il faudrait sans doute chercher à trouver, pour atténuer les aspects négatifs qui viennent d'être décrits, la poétique dans laquelle l'émission télévisuelle s'enveloppe parfois, avec succès. Les contes ouvrent sur le merveilleux, le rêve, la poésie. Dans cette vision du fantastique, les règles sont plus souples. Mais sans doute, il y a quand même dans ce monde du merveilleux, comme dans celui de la poétique, une certaine rigueur à respecter, un équilibre délicat à trouver. Tout rimailleur n'est pas poète; tout conteur n'a pas le talent d'un Grimm. Certaines trouvailles, comme celle où les ballons qui, en crevant, redonnent la parole au vendeur méritent des éloges, ou celle encore où le lion compte, la girafe parle, où le magicien réduit la taille de la marionnette d'un coup de baguette magique, traduisent bien cette recherche de l'effet poétique, du merveilleux qui enchante l'enfant. Et pourquoi pas aussi l'adulte?

le 15 juin 1979.

2. Encre d'imprimerie, hermétique, partition musicale, coeur d'artichaut, etc...

3. Dans la recherche produite par M. Bernard Schiele; "Incidence télévisuelle sur la diffusion des connaissances scientifiques vulgarisées (Science-réalité: un cas particulier de vulgarisation scientifique)" ce défaut a été observé dans la série d'émissions *Science et Réalité!*

dans
le numéro
de septembre
de
RELATIONS

"Eglise populaire
et
religion populaire"

la télévision devant l'enfant

par Jean-René Ethier

**à la télévision
tout devient
spectacle;
au lieu de
simplement
transmettre,
le médium
s'interpose...**

L'ENFANT DEVANT LA TELEVISION

Il faudrait s'en convaincre davantage: l'enfant québécois est un choyé de la télévision. Programmes du matin pour lui tout seul pendant que maman dort ou fait son ménage (moyen pédagogique (?) pour avoir la paix!...); programmes de l'après-midi "après quatre heures" où, alors, la magie épicurienne de l'image rive l'enfant à la maison, ne l'invitant guère à renifler, dehors, sa dose d'air urgent après l'asphyxie des locaux scolaires surpeuplés ou des autobus gazéifiés; programmes du samedi matin qui n'en finissent plus et qui hypothèquent copieusement la journée; programmes des heures du souper, programmes des débuts de soirées... que toutes les chaînes, comme en une compétition lucrative, s'empressent d'offrir à leur jeune clientèle! Et nous ne comptons pas les réseaux américains que tout le monde, l'enfant y compris, peut syntoniser à tout venant, par câble ou autrement.

S'il fallait ajouter à ce palmarès déjà saturé, les inévitables émissions sportives (que l'enfant de tout âge ne dédaigne pas), imaginons-nous la consommation possible de télévision au seul menu de l'enfance? Je n'ai pas de chiffres à la main, mais nous savons bien qu'ici les statistiques sont aléatoires et, dans le concret imprévisible des jours et des loisirs, nettement inférieures au taux réel d'écoute. D'ailleurs, ce n'est pas à une réflexion sur les chiffres que nous voudrions nous attarder, mais à une évaluation de l'impact que le contenu télévisé charrie devant les yeux et la fragile conscience de notre jeunesse, en soulignant le glissement progressif où il semble s'orienter de plus en plus.

D'abord, de *quel enfant* s'agit-il? Nous fierons-nous aux grilles publiées qui classent les publics? Le problème avec le spectacle télévisé, c'est que malgré ses prétentions à la spécificité des auditoires, cette orientation téléguidée ne peut jamais n'être qu'indicative. Combien de films, par exemple, classés pour adultes et, à cette fin, programmés au bout de la soirée, n'en seront pas moins vus par bien des jeunes en mal de préférer le spectacle télévisé à la douceur de leur lit? Par un revers insolite, combien d'adultes, pris au piège de la fatigue des fins d'après-midis, des après soupers lourds ou des congés de fin de semaine, se trouvent contraints de visionner des programmes faits à l'intention des jeunes? Avec ce résultat que les auditoires sont interchangeable alors que les programmations, elles, ne le sont pas. Vérifiez pour lors le bagage insolite que nos jeunes puisent à la télévision. Pas de sain équilibre.

Ces jeunes — et en très bas âge — connaissent beaucoup des techniques amoureuses que les images de la télévision véhiculent depuis quelque temps, mais leur imaginaire n'en est pas moins demeuré aux zones les plus infantiles du western éculé, du policier sadique,

en passant par toutes les bandes dessinées puériles. Je dis que nos jeunes n'aiment guère lire, fascinés qu'ils restent devant l'image télévisée qu'ils dévorent sans discernement. Que si, d'aventure, quelques-uns se risquent à la lecture, leur intérêt ne dépasse guère les prototypes fictifs auxquels la télévision les a initiés.

Il devient très difficile, en tout cas, de déterminer *quelle enfance* regarde la télévision. Plus exactement, comme tous les jeunes — à quelques exceptions près — se laissent séduire par le petit écran (et cela à très bas âge), se tromperait-on vraiment, si l'on devait étendre le concept de l'enfance jusqu'au-delà de la puberté, voire même jusqu'au seuil de la maturité et parler, à propos de la télévision, avec Serge Lama, de l'"enfandolescent"? Plus précisément encore: dans quelle mesure la télévision, tout en permettant à l'enfant de déclencher son imaginaire, de lui ouvrir les yeux sur ce qui est hors de soi, de le bousculer sur ses propres rêves intérieurs en lui en imposant d'autres qu'il n'a guère le temps d'assimiler, ne le laisse-t-elle pas, en même temps, plus fragile encore dans sa propre immaturité?

Quand, il y a vingt ans, les premières images télévisées envahirent nos salons, tout le monde les prenait pour une nouveauté récréative et ne s'en formalisait guère davantage. Mais, vingt ans ont passé... Après l'émerveillement passager, les adultes, eux, sont retournés à leur travail et à leurs soucis. La télévision, elle, est demeurée au salon où elle a grandi avec nos enfants. Justement: les jeunes de ce temps ont atteint leurs vingt ans. Qui sont-ils? Quels enfants sont-ils devenus? Les professeurs de CEGEP ou du Secondaire pourraient nous le dire un peu: des jeunes réfractaires à la réflexion et à la lecture, connaissant mal leurs langues usuelles, incapables de concentration soutenue, habillés de tous les rythmes et de toutes les modes, divisés sur leurs héros, confondant toutes les valeurs. Des jeunes certes spontanés, mais immédiats et impulsifs, accaparés par eux-mêmes et entremêlés du meilleur comme du pire.

Certains prophètes hâtifs se rabatront sur les signes des temps et prédiront que la nouvelle cité de l'image est déjà arrivée, ne s'inquiétant pas si c'est vraiment là la future société issue de sa propre évolution, ou si ce n'est pas la société, somme toute, qu'ils cherchent à façonner à la mesure de leur vision hallucinée.

Qu'on ne crie pas non plus tout de suite que la télévision n'est pas la seule responsable de cet état de fait: n'est-elle pas trop jeune encore pour qu'on en ait mesuré exactement tous les bienfaits comme toute sa perversité? Souhaitons seulement que ses dégâts, s'il s'en trouve, ne soient pas irréparables pour les générations qui montent.

L'ENFANT DANS LA TELEVISION

A cette situation de l'enfant-adolescent, spectateur perméable qui gobe les images comme un chat gobe les mouches — ce que tout le monde reconnaît en le blâmant —, on a fini par réagir en tentant d'associer l'enfant à la démarche télévisée. Non par une éducation à l'image — il y a bien d'autres éducations à faire à l'école, bien des appétits à créer, fussent-ils réservés à la maturité — mais par un jeu nouveau des temps modernes: le jeu de la participation active au spectacle télévisé. Alors, c'est le déferlement de la présence "enfandoléscente" à l'écran: annonces publicitaires (c'est si charmant un enfant pour convaincre les consommateurs attendris!), "génies en herbes" de toutes saveurs, danse des "teens" sous la haute direction électrisante de cet éternel enfant-type de la télévision, j'ai nommé notre René national *Simard*; tables-rondes où l'enfandoléscent peut (enfin!) décharger sa bile salée contre les parents, la société, les institutions, les façons de penser, de faire, d'agir vieillottes, et — tenez-vous bien — voire même des programmes où, à quatre pattes devant l'enfant devenu roi des ondes, l'adulte par trop complaisant se prend au sérieux de faire exprimer devant les téléspectateurs (nous payons des impôts pour cela!) l'opinion *personnelle* de ce nouveau juge de toutes choses qu'est devenu l'enfant de notre société: "la ville dont le prince est un enfant" ni plus ni moins. Et, nous ne parlons pas ici de ces multiples programmes d'adultes, où, sous les dehors du verisme, l'enfant devient la vedette en direct, le comédien complice de tous les drames de déchécances à la mode.

Notre questionnement ici sera double: a-t-on le droit, même sous prétexte d'art et de vérité, de mettre en péril l'évolution psychologique et morale d'un enfant en l'associant si concrètement à des formes d'expression publique qu'il ne maîtrise pas, qu'il ne peut pas maîtriser à son âge? Ne risque-t-on pas de cristalliser en lui des émotions, des sentiments qu'il ne peut pas ne pas avoir aux moments de leur manifestation dramatique?

La Charte des Droits de l'enfant a-t-elle inclus ces empiètements de l'adulte sur l'enfant, empiètements qui ne servent à vrai dire que l'intérêt de l'adulte? Il y a bien d'autres sévices envers l'enfant que ceux d'ordre physique ou matériel. Il y a, plus subtilement, des situations contraignantes qui n'apparaissent pas telles, tout de suite. Beau cas, en tous cas, qui devrait attirer l'attention de ces Messieurs bien-faisants qui cherchent actuellement à mieux définir les zones où l'enfant devrait être protégé contre les autres et — pourquoi pas? — contre lui-même avant tout.

LA TELEVISION DEVANT L'ENFANT

Ces considérations ne doivent toutefois pas nous éloigner du point névralgique de notre propos: la relation enfant-télévision. Pour peu qu'on la scrute, cette relation devient la responsabilité du *medium* lui-même.

Car, on ne peut pas alléguer ici que le spectacle télévisé, en fin de compte, peut ne pas être reçu par qui le veut bien. L'argument qu'on n'a qu'à fermer le bouton est irréaliste et irrecevable: trop de facteurs de désagrégation sont venus modifier, depuis une décennie, l'équilibre de la cellule familiale pour espérer une action efficace de ce côté-là. D'ailleurs, cela serait-il possible que la problématique fondamentale du spectacle télévisé ne serait pas réglée pour autant. Et, une *déontologie* du spectacle télévisé pour enfant relève, en dernière analyse, d'une *déontologie* de la télévision elle-même, dans son phénomène global.

Ce n'est pas tout que de dénoncer tel ou tel contenu de programmation. Y arriverions-nous, et partant poserions-nous les questions pertinentes (à savoir, sur quelles valeurs les responsables de la télévision se basent-ils pour offrir le contenu télévisé, quelles valeurs en outre se proposent-ils de transmettre (il ne peut, en art, y avoir

de vision "objective" du monde), que cela ne ferait que reculer le débat.

La télévision ne peut pas être autre chose qu'un système dans le système, un "métasystème", si l'on veut. La télévision, qu'on le veuille ou non, est secrétée par le système. Son conditionnement est tel qu'elle ne se trouve faite par personne puisque trop de gens y collaborent. Sujette, par essence, au montage, elle se révèle déjà par lui du terrorisme intellectuel. Un choix de montage est déjà un signe de culture. Un plan de l'image, déjà un choix moral. Un travelling, soulignait Jean-Luc Godard, est une affaire de morale. Et la technique elle-même est devenue une morale qui remplace l'autre. La télévision, foire d'images, est devenue une foire d'empoigne.

LA PROBLEMATIQUE DES PROGRAMMATIONS

Jean-Claude Bringuier, un réalisateur français d'expérience, distingue, pour la télévision en général, trois types de programmation qu'on peut appliquer aisément à une télévision pour jeunes: le cirque, l'imaginaire mou et... le reste (1).

Le cirque, c'est *L'Heure de pointe*, *Les Coqueluches*, *Le Travail à la chaîne* et toute cette illusion des gros lots, les "one man shows" (politiques ou autres), la publicité chantonnée, et souvent les *Journaux* télévisés. En somme, tout ce qui relève de cette forme abusive du spectacle en trompe-l'oeil. Pour les jeunes, il s'agira de toutes ces émissions où ils ne font que copier les adultes. *Télé-jeans*, par exemple.

L'imaginaire mou, ce sont les fantasmes collectifs édulcorés, les feuilletons de troisième catégorie, certaines Variétés... Pour le jeune, ce sont ces nouveaux héros interplanétaires, ces robots bioniques qui remplacent l'Homme et qui lui font accroire je ne sais quel mysticisme rêveur qui a supplanté les divinités de l'ancienne enfance. Qui ne reconnaît là, entretenu subtilement, le romantisme impénitent et affadi qui continue de hanter la conscience des humains?

Dans le reste... il faut mettre la *création*, laquelle pourrait être aussi bien la fiction que le documentaire, la symphonie classique des *Beaux dimanches*, toutes ces émissions (les plus vraies),

1. *Les Etudes*, Nov. 1977, t. 347, pp. 483-494, où nous empruntons quelques idées, également.

où peut se manifester un réel souci de création authentique. C'est le seul espace où la liberté est réservée. Il faudrait classer là des émissions comme *Bobino* ou *Le Grenier*.

Mais est-il besoin de souligner que la majorité des contenus de programmes pour enfants se situent dans l'imaginaire mou? On croit favoriser le développement de l'imagination: on la fixe en faussant tout, et l'histoire, et la science, et la religion, et tout ce qui retient la réalité captive d'elle-même. On refait la fausse route qu'on reprochait aux mythes de l'ancienne enfance: le *Bonhomme sept-heures*, le *Père Noël*, les sorcières et *saint Nicolas*. Au lieu, par exemple, de rendre la vérité cosmique accueillante ou pour ce qu'elle est vraiment, on la remplit de monstres menaçants et belliqueux, en perpétuelle instabilité de civilisation. Si l'on tente d'appriivoiser le monde animal, ce n'est que par mentalité ségrégationniste, absolvant tous les lièvres, les souris et les petits oiseaux, mais condamnant à l'hébétéude les ours, les loups et les renards. Le pouvoir divin est devenu concentré dans une *Mini-tée* naïve et vulnérable. Seul, l'inaccessible temporel a grâce, comme tous ces safaris d'Afrique ou des Terres de Baffin, entretenant l'aventure utopique! Jusqu'ou mènera cet imaginaire de pacotille?

Il y a plus grave encore: pour ne signaler que quelques émissions, extensibles à tous les enfants puisqu'elles se jouent aux heures stratégiques de la semaine, que viennent faire, au petit écran familial, des problématiques aussi équivoques que celles de *Chez Denise* (la séparation du couple devient valeur négligeable ou prétexte à l'hilarité), ou celle de *Grand-papa*, coïncé, le pauvre, entre son âge incertain et un amour attardé pour une religieuse à qui on voudrait bien faire renier sa fidélité consacrée? Si l'amour humain est une grande chose, il y a aussi d'autres amours, celles de Dieu qui se justifient. Il serait peut-être bon que les enfants l'apprennent, eux qui ne deviennent témoins que des amours fugaces et irresponsables.

Alors, la question devient claire: à quel glissement, volontaire ou incontrôlable, la télévision n'est-elle pas en train de se laisser aller? En déniant, dans une société pluraliste, toute référence à des valeurs particulières, professées depuis toujours par les Eglises ou les groupements responsables, en continuant d'élaborer des produits télévisés à égale distance du spectateur — qu'il soit enfant ou adulte —, en plaçant dans les mêmes décors et sur la

même longueur d'ondes visuelles les *Ginette Reno*, les *Racine*, les élections, les funérailles et les déplacements historiques pontificaux, les courses au trésor, les nouvelles d'un monde entier vivant dans le marasme et les alarmes, *Second regard* et les films libertins, la femme, l'homme et le chien bioniques à côté des victoires sur le cancer, la télévision veut en venir à quoi *exactement*?

Elle dira, sans doute, qu'elle ne le sait pas elle-même. Qu'elle cherche à tâtons, qu'il faut lui redonner un autre vingt-cinq ans pour apprendre à se définir. En attendant, témoigne-t-elle vraiment du monde qui l'entoure ou ne contribue-t-elle pas à le façonner, ce monde, à son image et à sa ressemblance à elle?

Davantage encore: la télévision, comme le reste des médias, s'exerce actuellement dans un monde de désordre. Ce qu'ils transmettent donc, c'est du désordre. C'est là le paradoxe des médias. Ne sont-ils pas faits pour *transmettre*, ne sont-ils pas des médiateurs? Or, certes, ils assument en partie ce rôle-là, mais ils s'arrogent aussi le rôle contraire qui est de *bloquer*, parce qu'ils sélectionnent, ils choisissent. Ils se substituent — la télévision en particulier — aux yeux du spectateur qu'ils forcent à regarder dans leur angle de vision à eux. Ils s'interposent entre l'objet et celui à qui il est destiné. L'art, bien sûr, fait également cela: mais, l'art reste plus libre, par son mutisme même. La télévision est l'art qu'on ne choisit pas. Sa popularité, sa facilité d'accès ne la rendent que plus fasciste encore. Dans le livre, l'événementiel doit se recroqueviller, se réduire en somme. A la télévision, tout devient spectacle. Au lieu de vraiment transmettre, elle s'interpose. Elle parle d'elle-même avant de parler d'autre chose. Elle biaise tout, jusqu'à l'émotion que, le plus souvent, elle nivelle.

UNE TELEVISION MALADE DEVANT L'ENFANT

Parce que, d'abord, on peut y dire ce qu'on ne dit nulle part ailleurs, parce qu'on peut y faire n'importe quoi, y voir n'importe quoi, la télévision est malade. Si elle subit bien des contraintes de l'extérieur (au moment où les choix se décident), il ne s'en trouve presque aucune à l'intérieur quand l'oeuvre est en route. Qui devient le vrai responsable? On se renvoie la balle. On censurera, bien sûr, le projet

entier s'il n'est vraiment pas "montrable". Mais, les accidents de parcours, les mauvais goûts de passe, on les minimisera: la télévision coûte trop cher pour reprendre toujours de la pellicule! On s'en remettra à l'autocensure, c'est-à-dire à l'idée qu'on a du public concerné. Mais voilà bien le loup dans la roseraie: la télévision est à l'affût d'un public dont elle se fait complaisante, en même temps qu'elle tente d'*informer* ce public. Elle est sans cesse au rouet.

Cette maladie est congénitale: c'est une sorte de faute originelle, une tache qu'elle tient de sa situation d'origine. Elle est comme la nature de l'homme: pas totalement viciée, mais empreinte d'une déviation fondamentale que la grâce, chez elle, n'a pas encore rachetée. Et quand cette télévision, sous prétexte d'éducation ou de récréation, s'impose à des masses d'enfants, de jeunes de tous âges... ce n'est pas sans un plus grand respect encore des âmes et des coeurs qu'elle devrait s'engager à le faire. Tant que la télévision n'aura pas pris conscience qu'elle a charge d'âmes, elle ne pourra que glisser de plus en plus vers une illustration de valeurs qui lui échapperont dramatiquement.

Y a-t-il à désespérer de toute chose? Non, pas encore. Parce que la télévision reste jeune et n'a pas fini de fourbir ses armes. Elle demeure l'espace culturel contemporain le plus accessible qu'on ne saurait plus abattre d'un revers de la main, ni renier d'un trait de plume. Son désordre peut même avoir un sens, celui de la relativité du spectacle humain. Puis, la visionner en groupe ou en famille, c'est déjà la désamorcer de ses magnétismes capitateurs.

Quand la télévision saura habiller les produits et les êtres, non pour les parler uniquement, mais seulement pour les rendre intelligibles, la télévision sera bien près de trouver son âme propre.

Alors, seulement, l'enfant qui grandit pourra devenir l'*homo televicus* qu'il est appelé à devenir. Les pouvoirs publics qui s'acharnent à inventer des *modus vivendi* positifs et justes pour l'ensemble des populations, feraient bien de ne pas oublier qu'ici, en télévision, nous sommes au coeur même de la culture et de la moralité des couches sociales.

L'oublier serait laisser le ver dans le fruit.

A la recherche ... de l'enfance perdue

REFLEXION SUR LE SYMBOLISME DE L'ENFANCE

par Madeleine Préclaire

Paul Ricoeur a écrit que devenir adulte, c'est apercevoir devant soi son enfance, et derrière soi sa mort.

Cela suppose une longue démarche d'intériorisation et de libération personnelle, qui nous amène à dépasser le souvenir nostalgique et l'obsession d'une époque idéalisée ou de valeurs lourdement commercialisées (le mythe contemporain de la "jeunesse").

Cette maturation n'est pas simple. On a pu observer un indice de sa difficulté dans l'analyse de quelques émissions télévisées destinées aux enfants. En s'adressant à l'enfant, les concepteurs de telles émissions ont souvent tendance à lui proposer un langage (ou une vision des choses) stéréotypé. Or la simplicité exige beaucoup plus que d'associer en images la faible au souvenir. Poursuite de la vraie simplicité, quête de l'enfance perdue, dépouillement intérieur.

Madeleine Préclaire, professeur de philosophie au Collège Jean-de-Brébeuf, évoque en scrutant la symbolique de l'enfance les stades esthétique, éthique, mystique de ce que les adultes appellent la maturité.

Ce texte reprend substantiellement une causerie prononcée dans le cadre du programme "Troisième Age Culture".

"Il y a dans la situation de l'homme une grande misère, c'est qu'il commence par être enfant, il y a aussi un grand scandale, c'est qu'il le reste".

Nous pouvons souscrire à ces propos tenus au 17^e siècle par un des maîtres de la pensée française, le philosophe René Descartes; nous pouvons aussi les récuser. En effet, cette proposition étonne. Serait-ce une si grande "misère" que de commencer par être enfant, alors que la présence des enfants parmi nous, la naissance d'un enfant, apparaissent comme une sorte de grâce, alors que nous conservons la nostalgie de la jeunesse, que nous portons en nous une enfance éternelle?... Serait-ce réellement un "scandale" que cette fixation à l'enfance; y aurait-il tant d'enfants parmi ce monde des adultes, sérieux et affairé?

Cette affirmation apparaît donc, au départ, pour le moins ambiguë. Elle étonne moins si l'on se souvient que Descartes fut l'homme qui se dressa contre l'enfance, écrivant à 40 ans un *Discours* qui déclarait la faillite d'une culture (celle de son éducation, reçue chez les Jésuites au Collège de La Flèche) avouait sa séduction pour les mathéma-

tiques, élaborait une "méthode" qui inaugurerait en philosophie, le règne de la "clarté", préluant ainsi à un long courant de pensée qui, dans notre civilisation, fera perdre au symbolisme son droit de cité et s'achèvera par le triomphe du rationalisme, de l'homme unidimensionnel, oublieux, trop souvent, des richesses de sa vie profonde.

Ce propos de Descartes me permet d'introduire la réflexion que j'aimerais poursuivre ici dans un effort pour saisir quelques-uns des secrets de l'"enfance", considérée non pas seulement dans sa signification première "biographique", "historique", mais comme *symbole* de la vie humaine, ce qui, ce faisant, m'amènera à parler de la maturité. L'enfance véritable, conçue à la fois comme un *voeu* et comme une *tâche*, serait à créer; et le chemin vers l'enfance deviendrait synonyme d'un chemin vers la ou une "sagesse". Peut-être alors pourra-t-on affirmer - contre Descartes: Il y a dans la situation de l'homme une grande richesse, c'est qu'il commence par être enfant; il y a aussi une grande merveille, c'est (non pas qu'il le reste) mais qu'il puisse le re-devenir.

L'enfance vécue...

"Des enfances, j'en ai tant et tant que je m'y perdrais en les comptant"

(A. Arnoux)

Nous irons donc de l'enfance *vécue* et *perdue* à l'enfance *trouvée* en passant par les multiples visages de l'enfance *rêvée*.

Commençons par la première, la mienne, la vôtre, étrangère et familière à la fois. La seule réelle, diront les uns, sages positivistes, peu soucieux de poésie ou de mysticisme. Elle débuta, bien sûr, après neuf mois de vie intra-utérine dans l'espace vital de la mère, dans un état de totale intégration - par la naissance. Nous avons été "mis au monde", nous descendons de nos parents. Ce fut pour les autres - un événement; pour chacun de nous, ce fut ce point de dé-

part et cette limite extrême, en deçà de nos plus lointains souvenirs, à partir de quoi nous voyons le monde. Nés à Paris, à Québec ou à Tokyo, nous sommes, de ce fait, placés dans une *perspective* immuable, "origine radicalement non choisie de tous nos choix". C'est ce qu'on appelle le "caractère", sorte de destin intime qui est une façon unique, originale, inimitable, mais limitée de vivre notre liberté.

Cette naissance, de plus, se présente comme un don, un héritage assez curieux, fruit de rencontres fortuites ou désirées, contingentes ou futiles et en même temps comme le résultat nécessaire de tous ces croisements. Et nous voilà marqués "pour la vie", portés par une hérédité qui affaiblit notre liberté.

Dès qu'un enfant a atteint "l'âge de raison", dès qu'il a perdu son droit absolu à imaginer le monde, on le bourre d'objectivité et de socialité. On le prépare à sa vie d'homme dans l'idéal des hommes stabilisés.

Riche de ce "cadeau": ce caractère et cette hérédité, le petit garçon ou la petite fille que nous avons été, a fait son entrée dans le monde pour commencer une vie individuelle et, d'abord, vivre son enfance.

Il faudrait décrire les premières expériences liées à la découverte du corps, du monde, des autres (mais je serai brève, laissant ce soin aux psychologues). Expérience de l'éveil et du sommeil, de la faim et de la soif, de la douleur et du bien-être, de l'angoisse et de la sécurité. Il a fallu apprendre à marcher seul, au lieu d'être porté, à manger seul, au lieu d'être nourri et ainsi de suite. Expérience des premières relations humaines: la vie dans le sein maternel, l'événement de la naissance, les rapports avec le père et la mère et — bien sûr — le partage de l'existence avec les frères et sœurs, à travers quoi s'est faite progressivement l'expérience de "l'autre", de l'étranger. C'est l'expérience d'un tout, indivisible et, en même temps, des fissures qui le menacent; premier jeu avec ce tissu familial et social. A ces expériences s'en ajoutera très vite une autre — dans nos sociétés, tout au moins — celle de la scolarisation, reçue comme une sorte de structure intangible du monde, alors qu'elle n'est en réalité qu'un fait de culture et fort récent!

Cette enfance, le premier moment de notre histoire, fut heureuse ou malmenée, car l'enfance a ses drames comme elle a ses bonheurs. Elle est aussi, trop souvent peut-être, prématurément détruite.

"Dès qu'un enfant a atteint "l'âge de raison" (je cite le philosophe Bachelard), dès qu'il a perdu son droit absolu à imaginer le monde, la mère se fait un devoir comme tous les éducateurs, de lui apprendre à être objectif... On le bourre de socialité. On le prépare à sa vie d'homme dans l'idéal des hommes stabilisés. On l'instruit aussi dans l'histoire de sa famille. On lui apprend la plupart des souvenirs de la petite enfance, toute une histoire que l'enfant saura toujours raconter. L'enfance — cette pâte — est poussée dans la filière pour que l'enfant prenne bien la suite de la vie des autres".

Mais l'expérience de l'enfance n'est pas unique. Oublieux de la nôtre, nous la revivons tout au long de la vie — à travers celle des autres; seconde façon de la vivre. Dans son oeuvre, *En remuant le sable dans ma cour* (le sable où se cachait l'enfance), Pauline Lévesque écrit: "J'ai choisi la maternité. Je vis au jour le jour, à plein coeur et à plein

L'enfance comme nostalgie

"Et c'est ainsi que dans ses solitudes, dès qu'il est maître de ses rêveries, l'enfant connaît le bonheur de rêver qui sera plus tard le bonheur des poètes". (Bachelard, *La poétique de la rêverie*).

Entrons alors dans un premier domaine, celui des "souvenirs d'enfance", ces images qui deviendront la matière d'une rêverie prodigieuse.

Nous revivons ces temps de la vie première quand, dans la solitude, nous contemplons notre passé. Avec ces "rêveries", nous passons de la vie essayée à la vie rêvée — second moment de notre réflexion — second niveau aussi dans l'interprétation (et la compréhension) de cette "entité" que nous nommons l'enfance.

Il faudrait relire les merveilleuses pages de G. Bachelard dans la *Poétique de la rêverie* (ch. III) sur "Les rêveries vers l'enfance". Elles sont la preuve "qu'un excès d'enfance est un germe de poème"; les thèses exprimées visent à faire reconnaître la permanence en chacun, d'un noyau d'enfance... déguisée en histoire, quand elle est racontée, mais qui n'a d'être réel que dans ses instants d'illuminations — autant dire dans les instants de son existence poétique.

Ces songes vers l'enfance sont plus que cette réalité vécue autrefois dans des gestes et des paroles qui avaient le caractère de l'instantané. S'ils sont un regard vers cet âge sans mémoire c'est pour y retrouver une source.

"Je t'apporte d'une eau perdue dans ta mémoire. Suis-moi jusqu'à la source et trouve son secret".

(Patrice de la Tour du Pin)

Cette source fait du coeur de chaque homme, un poète. Elle nous fait aussi

temps dans l'enfance de mes enfants". Cette présence des enfants demeure pour l'adulte une sorte de grâce. Nous verrons bientôt que c'est une nécessité et que le couple enfant/adulte ne peut être dissocié.

Mais bon gré, mal gré, les jours et les saisons passent! Et le "vert paradis" de l'enfance se perd, cet état d'innocence qui s'ignorait, ce bonheur, sans conscience du bonheur, disparaît. C'est la chute. Révélation qui se fera lentement, progressivement à travers diverses étapes, dans une quête souvent aride. Il faut bien "avancer en âge". C'est alors qu'apparaît ce mystère, — ce secret — de l'enfance véritable et que s'ébauche son caractère durable.

communier, "retentir" aux images des poètes. Car ce mouvement vers l'enfance emplit la littérature; il a produit le phénomène littéraire des Mémoires, les poèmes nostalgiques vers tous les paradis perdus et même, sous la plume des philosophes, cette faiblesse des confidences les plus attachantes.

Mais les grands rêveurs sont, sans conteste, les Romantiques. J'entends par là non seulement ceux d'une époque mais tous ceux qui dans leur vie accordent la préférence à l'irrationnel, au passé, qui vivent dans la nostalgie d'un bonheur perdu, d'une unité perdue, dont l'enfance demeure le visage.

"Chaque homme n'a-t-il pas dans sa courte mémoire, le souvenir d'un âge où la séparation n'était pas encore survenue? Age d'or de l'enfance, qui croyait aux images et ne savait pas encore qu'il y eût un monde extérieur, réel, et un monde intérieur, imaginaire. Age d'or des époques primitives où l'homme jouissait de pouvoirs perdus depuis, captivant par sa parole les objets qui l'entouraient. Age d'or plus ancien encore, dont parlent les fables des peuples, âge où Orphée séduisait les bêtes et les rochers".

(Albert Géguin)

J'évoquerai volontiers Alain Fournier qui définit le rêve comme "l'immense et imprécise vie infantine planant au-dessus de l'autre et sans cesse mise en rumeur par les échos de l'autre" et ce roman que tous connaissent: *Le Grand Meaulnes*, récit où alternent les révélations et le secret, tel un labyrinthe, et où se conjuguent à la fois la nostalgie d'une enfance perdue et la quête initiatique, — mais sans issue, dans l'oeuvre du Graal! Récit qui n'est autre que la transposition du désir de l'auteur de revenir au passé et de son déchirement,

devant l'impossibilité d'y parvenir — ce qu'exprime cette lettre à Jacques Rivière:

"J'ai beaucoup souffert pendant ces 24 heures passées dans le village de Brûlon, chez un boulanger.

J'ai eu beau me faire très simple et très petit enfant, j'ai bien vu que l'émerveillement de telles aventures était fini pour moi.

... Je savais qu'on ne peut plus entrer maintenant dans un village ou dans une boutique, avec l'ignorance merveilleuse de ce qu'on va y trouver. Je savais que monter dans les chambres du haut, pour coucher dans la grande maison inconnue, ne me serait plus, comme autrefois, tant de douceur et de mystère. Je savais bien que maintenant nous connaissons tout et que tout est prévu, mais le délice

de cette maison où l'on m'avait fait venir a rendu mon mal d'indifférence plus douloureux encore".

Aveu lucide qui fait écho à ce vers de Lamartine:

"Mon âme n'était qu'un tissu d'illusions".

Ainsi, arrivé au faite de l'âge, chacun, à son gré, à son rythme, essaie de retourner à son enfance, espérant y puiser plus que de simples souvenirs d'événements passés, mais des valeurs, un état d'âme qui l'aide à mettre son âme en repos. Ah! "comme nous serions solides en nous-mêmes, écrit encore Bachelard, si nous pouvions vivre, revivre, sans nostalgie, en toute ardeur, dans notre monde primitif" — Est-ce possible?...

caractères du sérieux: le sens du réel, la maîtrise de soi, l'autonomie, l'indépendance, la capacité de tenir ses engagements doivent être rejetés justement parce qu'ils sont propres à l'adulte. La passade annonce la fin de ce qu'il appelle "l'adulte-étalon" et espère que la contestation actuelle — la révolution — rendra possible "l'adolescence permanente".

"Qu'est-ce qui nous empêche d'admettre aujourd'hui que l'enfance est le faite de l'existence et de considérer l'âge mûr comme une descente, un descrecendo de la vie (...)? Tandis que, jusqu'à présent, notre manière d'être, notre vie publique ont été sous l'influence intellectuelle de l'âge mûr, elles seraient à l'avenir influencées par l'esprit de jeunesse".

(J.B. Schmid, *Le maître camarade*)

L'enfance comme obsession

"Enfants toute leur vie, ils s'en vont les mains vides, ayant végété, ayant parlé d'amour et de plaisir, de libertinage et de vertu, comme des esclaves parlent de la liberté". (Balzac, *Physiologie du mariage*)

Il est en l'homme parfois d'autres songes. Rêves nocturnes, phobies, angoisses, culpabilité, hantent la conscience de beaucoup d'adultes. Ils ont, eux aussi, leur source dans la préhistoire individuelle, dans des événements infantiles latents. L'enfance n'est plus revêcue comme un bonheur ou comme une nostalgie, mais comme une obsession, un poids qui parfois pèse lourd dans le psychisme adulte. Le psychiatre alors sera sans doute plus utile que le poète pour libérer ces consciences bloquées et malmenées et leur permettre de surmonter ces traces d'infantilisme.

C'est probablement l'urgence thérapeutique qui a conduit Freud à donner cette définition de la maturité: "On pourrait définir le traitement psychanalytique comme une éducation progressive pour surmonter chez chacun de nous les résidus de l'enfance" (*Cinq leçons sur la psychanalyse*) Freud est un rationaliste qui estime que l'homme doit devenir adulte. Pour lui, l'adulte c'est l'être humain parvenu à l'indépendance tant intellectuelle qu'affective, capable de choisir sans qu'on ait à décider pour lui, à sa place; c'est l'homme sans illusion mais non sans courage, capable d'affronter lucidement le réel, l'homme assez fort pour trouver son bonheur en lui-même et le partager au lieu de le mendier. Mais l'expérience (de Freud) l'amène à dire que l'infantilisme demeure pour l'homme une grande tentation.

Je voudrais m'arrêter maintenant à une autre forme d'obsession — qui peut devenir une régression — très en vogue aujourd'hui, celle de l'enfance — la jeunesse — conservée comme "modèle", au plan — non plus du rêve — mais des comportements; ce qui, avouons-le, pourrait constituer une forme d'infantilisme.

Nous remarquons, en effet, dans notre société, depuis quelques décennies, comme un rejet de la norme adulte. Il ne s'agit plus de dire, comme Freud, qu'être adulte est chose difficile, mais d'affirmer plutôt qu'il n'est pas souhaitable de le devenir. Perspective qui s'inscrit dans la ligne de la contestation actuelle de notre culture et que l'on pourrait définir comme une philosophie de l'anti-maturité.

Cette attitude a été orchestrée il y a quelques années dans une oeuvre qui a fait du bruit: *L'entrée dans la vie*, de G. Lapassade. Livre gauchiste qui conteste l'autorité, l'establishment, la répression éducative et qui revendique "une décolonisation complète de l'enfance"; livre qui déprécie l'esprit de sérieux, caractéristique de la maturité. L'homme sérieux, en effet, est celui qui assume les responsabilités exigées par des situations graves et importantes (il en est tout de même quelques-unes dans la vie). Bien sûr il y a le risque du "masque"; le risque de la réduction au rôle qu'on joue, le risque de se prendre pour "une grande personne". (Rappelez-vous le *Petit Prince* et son businessman: "je suis un homme sérieux...") Mais les déviations, les défaillances, les caricatures ne pervertissent pas à ce point la vérité que celle-ci n'existe plus! Les

Il y a, bien sûr, d'autres formes, plus ou moins surnoisées de cette fixation à la jeunesse. Par exemple, la femme qui se refuse à vieillir, ou le vieux beau séducteur qui court les jeunes filles espérant garder sa verdure! On peut évidemment sourire et ironiser devant les équivoques de cette thèse. Il demeure que cette pensée révolutionnaire, entachée d'ambiguïté, est le symptôme d'un mouvement qui refuse d'être adulte, qui refuse la maturité. N'est-ce pas cependant une mystification aussi grande que celle qu'elle dénonce? La mystique de la jeunesse est mystifiante en ce sens qu'elle mutilé l'homme de toute une partie de sa vie; elle l'empêche de vivre tous ses "âges" et d'y puiser les joies, les richesses qui s'attachent à chacun d'eux. Finalement, elle maintient dans l'infantilisme. Dans cette conduite contestataire, ce qui fait peur, — ce qu'on refuse — c'est l'idée d'une limite, d'un achèvement définitif, modèle et fin de la croissance. "Adultes signifie "qui a cessé de croître" le concept d'adulte est donc ambigu. Ne peut-on cependant affirmer que l'inachèvement, loin de s'opposer à l'idée d'une maturité humaine en est constitutif. Etre adulte c'est justement refuser de se cacher derrière un masque de grande personne, refuser de jouer un personnage et vouloir toujours progresser. L'homme est un être qui se fait dans un devenir incessant et l'inachèvement humain doit être affirmé comme sa vérité. En ce sens Lapassade a raison, mais ce qu'on peut lui reprocher c'est d'avoir trahi sa pensée en achevant, en figeant l'homme dans l'immaturité de l'adolescence. "Le fait qu'on confonde plénitude de vie avec jeunesse, écrit R. Guardini, est un des phénomènes les plus inquiétants de notre époque".

Etre adulte c'est donc surmonter l'infantilisme, être sérieux sans se prendre

au sérieux. L'enfant n'est pas infantile, il suffit de le regarder jouer. Etre adulte, c'est être sorti de l'enfance sans perdre son enfance, c'est, comme le dit J.L. Barrault dans un texte que résume cette seconde partie, avoir gagné la bataille de l'enfance.

"A force de vouloir paraître, on peut, sans le vouloir, cesser d'être; on peut perdre sa substance. En se frottant à l'environnement, il arrive que le Personnage se prend peu à peu au sérieux et, se retournant sur son "soi", c'est-à-dire sur son enfance primordiale, il se dévore progressivement. C'est le risque que courent les adultes et c'est l'enjeu de la jeunesse.

La jeunesse est un combat au terme duquel l'homme peut perdre son enfance.

Que de gens dans la rue circulent, se croyant vivants, alors qu'ils ne sont plus que leurs personnages, c'est-à-dire une armure vide comme dans les vieux châteaux hantés. Autre image: une langouste creuse qui avance par petits bonds sur la queue. Où est passée la vie? Elle a été mangée. Les êtres se sont rongés eux-mêmes. Ce ne sont plus que des morts qui marchent: le colonel, le professeur,



photo: Paul Hamel

un
sang
neuf
dans
le
vieux
sang

l'homme d'affaires, le militant, M. le Maire, M. le président, le responsable syndical....

Ceux, au contraire, qui ont gagné la bataille de l'enfance, il est facile de les déceler à un certain brillant de l'oeil. Qu'ils aient 20 ou 90 ans, dans leur regard brille la petite étoile".

(Souvenirs pour demain)

continu de réalisme. Au lieu de rester fixé à l'image (au passé) dans une sentimentalité vaine et stérile (comme à une idole), on peut, à travers des "morceaux de vie" — des symboles — un geste, une parole, un contact physique, un événement, accéder au réel — à la conscience de soi.

Devenir conscient, accéder à son être profond, véritable, c'est, petit à petit, s'approprié (faire sien) le sens de son existence, c'est aller vers un sens de plus en plus riche à mesure que se construit notre histoire. C'est d'abord la prise de conscience d'un manque, d'un écart entre soi et soi-même; c'est une sorte d'inquiétude qui fait qu'on rêve au paradis perdu de l'enfance. C'est l'éveil d'un désir qui se cherche et veut se satisfaire dans des objets: les images du passé, toutes nos possessions figées qui risquent de bloquer le mouvement de notre vie si l'on s'y arrête; car, comme le dit Freud: "le chemin de la réalité est jalonné d'objets perdus". C'est dans ce mouvement du désir cependant que naît l'humain en nous. Cela se fait dans une sorte de va-et-vient qui va du passé au futur, de l'inconscient au conscient, des profondeurs obscures à la clarté de la conscience, du Moi, selon l'ordre d'une synthèse progressive, projetant sans cesse la personne au-delà d'elle-même, à travers les gestes du travail, de la parole, de l'amour — ces morceaux de réel — qui constituent les tâches de l'homme, ses rencontres avec d'autres personnes et engageant sa responsabilité. Exercice — si l'on peut dire — créateur. L'enfance n'est pas à réimaginer, elle est à créer, chaque jour, à travers ce double jeu, cette tension, cette articulation d'une régression et d'une progression. "Deviens ce que tu es", dit Nietzsche. "Là où était ça, doit advenir Je", dit Freud.

Dire ceci c'est donc affirmer que l'enfance peut prendre rang parmi les sym-

L'enfance comme "Symbole"

Cette page me permettra de passer au troisième moment de notre réflexion, à un autre niveau aussi d'interprétation. La bataille de l'enfance peut être gagnée. Cette enfance "rêvée", nostalgique, ces "images" du passé, ces régressions même, cette considération de la jeunesse comme "idéal" au mépris du fameux "adulte-étalon" n'ont-elles pas une signification? En déployant quelques-uns des visages de l'enfance rêvée ne peut-on déjà percevoir, caché en eux, un SENS, qui demande à être explicité et amplifié? Ces visages traduisent en nous — nous l'avons déjà dit — l'existence, la permanence d'un noyau d'enfance. Ils nous font retrouver notre être inconnu, une enfance immobile toujours vivante, hors de l'histoire, au-delà du temps, une autre enfance prophétique, qui est un secret de vie, une force et une source. A travers tous les âges de la vie, cette enfance-là peut agir, grandir, nous enrichir comme un trésor. Dans un très beau livre intitulé Documents secrets, Franz Hellens l'exprime fort bien:

"L'enfance n'est pas une chose qui meurt en nous et se dessèche dès qu'elle a accompli son cycle. Ce n'est pas un souvenir. C'est le plus vivant des trésors, et il continue de nous enrichir à notre insu.... Malheur à qui ne peut se souvenir de son enfance, la ressaisir en soi-même comme un corps dans son propre

corps, un sang neuf dans le vieux sang: il est mort dès qu'elle l'a quitté". (p. 151)

et rencontrant Gorki en Italie, il traduit ainsi son impression:

"Je me trouvais devant un homme qui résumait et éclairait singulièrement, par un seul regard de ses yeux bleus, cette conception que je m'étais faite de l'âge mûr envahi et comme renouvelé par la fraîcheur d'une enfance qui n'a cessé de croître en lui à son insu". (p. 161)

Une enfance qui ne cesse de croître, voilà le lieu et le dynamisme qui pourraient nous mouvoir, nous faire vivre, pour nous conduire, nous faire passer à ce que j'ai appelé la maturité, ou si l'on veut la "conscience de soi" ou... la sagesse; la sainteté peut-être?

Nous sommes ici au coeur de notre réflexion.

L'enfance est alors entrevue et comprise comme symbolique. C'est en allant de l'imaginaire (rêveries, sentiments: nostalgie, mélancolie, etc) à ce que j'appelle le symbolique que l'on passe du rêve à la réalité, que l'on peut progressivement accéder à une enfance nouvelle, c'est-à-dire à la vérité de nous-même. On dépasse le niveau esthétique de la vie auquel se confinent les adultes-enfants, ou mieux on l'intègre à la vie éthique qui se traduit par un effort

boles. Elle constitue ce que P. Ricoeur appelle un "mixte" concret, où se rencontrent et se superposent l'*archaïsme* (la profondeur, le passé) de l'existence humaine et sa *prophétie* (la hauteur, son avenir). Je crois, en effet, que tout symbole est structuré en deux directions, plus exactement porté par *deux vecteurs*, l'un va vers l'enfance, l'autre vers la vie adulte. Il est à la fois réminiscence et anticipation; il déguise nos pulsions les plus enfouies et *dévoile* nos aspirations les plus profondes.

Le symbole renvoie à quelque chose, mais il ne se *réduit* pas à une seule chose. S'il peut re-conduire à un signe — (symptôme), dans le passé (biographique) d'un individu, il peut *aussi* être interprété comme un *sens* spirituel, annonciateur d'un être à venir — Il renferme une sorte de *promesse*. C'est ce que Jung appelle un "archétype"; un "centre de force invisible", un "réservoir d'énergies", une "structure organisatrice des images". L'enfance serait le grand (symbole) archétype de la vie commençante, un principe de vie profonde, de vie toujours accordée aux possibilités de recommencements. Je ne puis m'arrêter ici aux recherches qui ont montré l'importance des mythes de l'enfance, dans les mythologies et l'histoire des religions. Ces documents sont nombreux, en particulier ceux qui concernent l'*Enfant divin*. Apollon ou Hermès, Dionysos ou d'autres, même l'Enfant-Jésus (!) (On retrouve ce symbole dans d'autres domaines encore, par exemple dans l'hermétisme, l'alchimie, dans de nombreuses voies initiatiques). Je relèverai simplement quelques caractères de ce thème, tels qu'ils ont été repris par Kérényi et Jungt, dans l'*Introduction à l'essence de la mythologie*.

1) L'enfant est un *avenir en puissance*. L'apparition de l'enfant dans la psychologie individuelle, comme dans l'histoire des religions, est une anticipation d'un développement à venir. (cf. Rêves). Il prépare un changement futur de la personnalité, il annonce la figure qui résulte de la réunion des éléments conscients et inconscients de la personnalité. Il est un "médiateur", un *sauveur* (formateur du Tout). Il ne faut donc pas s'étonner de voir dans les mythologies les "sauveurs" être des dieux-enfants.

2) On constate curieusement dans tous les mythes de l'enfance — et paradoxalement — que d'une part l'enfant est "*insignifiant*", méconnu, livré sans défense à des ennemis extrêmement puissants, d'autre part, il est "*divin*", il dispose de forces étonnantes — (cf. les faits miraculeux de l'enfant-héros). En

dépôt de tous les dangers courus, d'une manière insoupçonnée, l'enfant dispose de forces supérieures et finira par s'imposer. Il personnifie des forces vitales, des possibilités que la conscience ignore, il représente le dynamisme le plus profond de l'être, celui qui consiste à se réaliser soi-même.

3) L'enfant est *androgyn*e - La plus grande partie des dieux créateurs sont bisexués. Cet hermaphrodisme ne signifie que la réunion des contrastes les plus marquants. Au cours de l'évolution de la civilisation, l'être originel bisexué est devenu le symbole de l'unité de la personne (du soi - la maturité). L'enfant est donc vu, à la fois comme être *initial*, être du début, et comme être *final*.

Si l'anthropologie (philosophique) utilisait - au lieu de concepts abstraits - des métaphores, l'*image-clé* de cette discipline serait, à mon avis, celle de l'*Enfant* — qui résume le mouvement de la vie humaine. C'est ce qu'a, à sa fa-

çon, entrevu Friedrich Nietzsche, qui a fait de l'Enfant le symbole du "surhomme", de la Volonté de Puissance. Pour le philosophe de Zarathoustra "l'enfance est innocence et oubli, un nouveau commencement et un jeu, une roue qui roule sur elle-même, un premier mouvement, un *OUI sacré*".

Malheureusement — c'est du moins ce que je pense — la métaphore du prophète de Sils Maria demeure une sorte de rêve, ce qu'a bien compris une de ses biographes, son amie Lou Andreas Salomé, la clairvoyante, qui écrit dans son *Nietzsche*:

"Cette théorie n'échappe nullement au reproche que Nietzsche adresse pour sa part aux systèmes de morale habituels. Ici, encore, il suffit à l'homme de *mimer* le modèle idéal qu'il se propose. Ici encore nous voyons l'individu se dissimuler derrière un voile *esthétique* au lieu de se *transformer réellement* et s'abaisser jusqu'à n'être que le comédien de son propre idéal".

"L'enfance retrouvée"

Diverses traditions religieuses ont présenté sous l'image d'un *retour à l'enfance*, la condition de la poursuite, tout au long de la vie, de la croissance spirituelle; la tradition chrétienne entre autres. Evoquer l'Écriture (N.T.) et y relever les références à l'enfance, ce sera évidemment ajouter une dimension à la brève analyse que je vous ai proposée et, pour ceux qui "*entendent*" la Parole de l'Évangile, parfaire la signification du symbole; l'ouvrir à l'infini. Je me bornerai à quelques textes et risquerai une interprétation. Voici Matthieu (18, 1 à 6 et 10) sur un thème commun aux synop-

"Les disciples s'approchèrent de Jésus et dirent: qui donc est le plus grand dans le royaume des cieux? Il appela un petit enfant, le plaça au milieu d'eux et dit: "En vérité, je vous le dis, si vous ne retournez à l'état des enfants, vous ne pourrez entrer dans le royaume des cieux. Qui donc se fera petit comme ce petit enfant-là voilà le plus grand dans le royaume des cieux. Quiconque accueille un petit enfant tel que lui me reçoit moi-même".

Il semble y avoir d'abord une *valorisation* de l'enfance et, corrélativement une *dévalorisation* de l'adulte. Le Christ combat le désir de supériorité, de domination des disciples et veut les ramener à l'humilité, la vérité. L'enfant, pauvre de pouvoir, de considération, est

communément dévalorisé au profit de l'adulte. Cette enfance méprisée, mais proche de Dieu, devient le modèle de l'homme, le canal permettant de retrouver une communication avec Dieu. Le retour à Dieu, la conversion, prend la forme d'un *retour* à l'enfance. Ce thème du retour, va se trouver *radicalisé* dans St Jean, dans une page très riche: l'entretien avec Nicodème (3, 3-7), où Jésus dit;

"En vérité, je te le dis, à moins de *naître de nouveau*, nul ne peut voir le royaume de Dieu".

Nicodème dit:

"Comment un homme peut-il naître, une fois qu'il est vieux? Peut-il rentrer dans le sein de sa mère et naître?"

Jésus répondit:

"En vérité, je te le dis, à moins de naître d'eau et d'Esprit, nul ne peut entrer au royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'Esprit est Esprit. Ne t'étonne pas de ce que je t'ai dit: Il vous faut naître d'en haut" — (il faut que vous naissiez de nouveau).

Ici s'affirme l'idée d'une *indépendance* entre l'ordre naturel de la croissance (selon la chair) et la naissance spirituelle (selon l'Esprit), entendue au sens où l'Esprit de Dieu seul fait naître l'homme à une vie nouvelle.

Que signifie alors cette parole du Christ: "Si vous ne devenez..."? L'enfance est un *passage*, non un état; elle est un *devenir*, non un être. Elle est essor. Elle est croissance. Plus, elle est conscience de grandir et désir de grandir. Elle est *élan*. Redevenir comme un enfant, naître de nouveau, c'est retrouver en soi une *aspiration à croître*, une volonté de devenir l'adulte qu'on sait ne pas être, c'est retrouver une *disponibilité*, une *réceptivité*. La 1^{ère} épître de Pierre articule ces deux mouvements, retour à l'enfance, avance vers l'âge adulte.

"Désirez *comme des enfants* nouveaux-nés, le lait spirituel et pur, afin que par lui, vous *croissiez* vers le salut". (II,2)

Et cet épanouissement de l'homme, nous pouvons le contempler en la personne de Jésus-Christ. Davantage, - s'il croit - chacun peut en bénéficier par une régénération, une nouvelle naissance, il devient alors un "homme nouveau".

Mais je crois que cette exhortation signifie autre chose. Plus exactement, je voudrais en montrer un autre visage. Et, dans ce monde d'aujourd'hui, bercé par ces philosophies qui affirment l'homme comme son créateur, comme liberté pure, revendiquent pour lui une liberté totale ou qui le noient au sein d'une collectivité dans lesquelles sa personne disparaît, faire ré-entendre une autre voix. Devenir "enfant", au sens évangélique, c'est devenir *humble*, c'est-à-dire: être *simple*, être *soi*, être *nu*, sans le moindre revêtement *d'images*. Nous vivons toujours en dehors de nous-mêmes, dans une image de notre être qui n'est destinée qu'à paraître, nous vivons "masqués". Nous ne coïncidons pas avec nous-mêmes.

Le refus de l'humilité est lié à une division de notre être qui ne colle pas complètement à lui-même; alors une partie de nous-même se transforme fatalement en une sorte de *possession*, en un *AVOIR*, en une *Image*, sur quoi règne l'autre partie qui en dispose à son gré. D'où l'affirmation d'autonomie. C'est la tentation: "Vous serez comme des dieux". Pour la chasser, il faudrait refuser toute image décollée du réel et vivre ce qu'on est, vivre sa réalité, si petite soit-elle. En coïncidant avec ses bases ontologiques, l'homme vit son état de créature. Or, n'être que créature c'est abandonner l'image de soi qui dit "je" et qui *sépare* de la création (c'est le *non à Dieu*, au lieu du *oui* de l'accueil), c'est remonter vers le Créateur qui *fonde* notre liberté et ne l'aliène pas, poussé par une force que rien ne peut en-

Le Nouveau Testament introduit dans notre tradition le thème du retour régénérateur à l'enfance, lié à celui de la mort spirituelle. Devenir enfant, au sens évangélique, c'est devenir humble, être simple, être soi, être nu, sans le moindre revêtement d'images; au lieu de vivre en dehors de soi, dans une image de soi qui n'est destinée qu'à paraître.

traver, pas même Dieu, qui ne peut repousser celui qui est son fils, son Enfant.

Comment donc *coïncider* avec soi-même? En consentant à soi-même et en s'acceptant - quel que soit son niveau - sans se comparer à autrui, en descendant jusqu'au fond de soi, le plus bas possible, jusqu'à la limite même de l'être qui est néant. Or ce mouvement qui nous fait descendre vers la limite au-delà de laquelle il n'y a plus que néant est en même temps une *remontée*, un reflux vers la Transcendance du Créateur. *Descente* et *ascension* ne forment qu'un même élan, une "chute vers le haut", alchimie spirituelle, transmutation, acception d'une mort spirituelle, ("si le grain ne meurt...") pour une vie nouvelle. L'homme alors n'est plus "esclave" (de lui-même ou des autres), mais "Fils". Il est "ressuscité". C'est la réponse à l'appel de Paul: "Frères, vous avez été appelés à la liberté", à celui de Jean: "Celui qui fait la vérité (humilité) vient à la lumière". Véritable béatitude que cette *pauvreté* (celle des enfants) qui, - disons-le en passant - n'a rien des réductions moralisantes et socialisantes que l'on nous propose trop souvent, mais rejoint les intuitions des plus grandes philosophies comme celle des plus hautes spiritualités.

Le Nouveau Testament a donc intro-

duit dans notre tradition ce thème du retour régénérateur à l'enfance, lié à celui de la mort spirituelle, condition d'une nouvelle naissance; s'il vient "l'accomplir", il demeure que ce thème trouve des *analogies et des équivalents* dans la *presque totalité des cultures archaïques*, que l'ethnologie nous révèle mieux de jour en jour - Pensons aux rites de puberté et d'initiation tribale dans les religions primitives. Si l'initiation équivaut à une nouvelle naissance, elle commence par un acte de rupture avec le monde maternel et féminin, avec l'état d'irresponsabilité, d'ignorance et d'asexualité. Il faut "mourir à l'enfance" pour devenir adulte, i.e. *initiés*. Dans le livre sacré de l'Inde, le Veda, le symbolisme de la nouvelle naissance se retrouve également (XI, 5.3). Nous y constatons que:

"le motif de la gestation et de la renaissance est nettement exprimé: il y est dit que le précepteur transforme le garçon en un embryon et le garde 3 nuits dans son ventre". Cette deuxième naissance est d'ordre spirituel, mais elle est plus vraie que la naissance physique, étant naissance à l'immortalité. Car selon le Maitrayani-Sambita: "L'homme est en vérité non-né. C'est par le sacrifice qu'il naît. La véritable naissance de l'homme est spirituelle".

(M. Eliade - *Naissances mystiques...*)

CONCLUSION

"L'enfance même, cette enfance qui, derrière moi", finalement, écrit Paul Ricoeur, signifie l'autre enfance, la "seconde naïveté". Devenir conscient (adulte) c'est finalement apercevoir devant soi son enfance et derrière soi sa mort". A chacun de poursuivre cette réflexion et de choisir le lieu où il aime, où il désire se situer.

Nous sommes allés, si je puis dire, d'un premier lieu, celui de l'*esthétique* (par cette rêverie poétique qui est plus que plate mémoire et qui correspondrait - peut-être - au principe du plaisir) à un second lieu, - un sommet - celui de la *mystique*: lieu d'une transfiguration, de l'assurance d'une plénitude reçue,

d'une réussite de l'homme) en passant par une *éthique* (qui s'exprime dans l'effort courageux et quotidien des tâches concrètes de la maturité et serait régie par le principe de réalité!)

Puissions-nous entendre ce symbole et le découvrir comme on découvre un trésor, comme le "puits" de l'être. Alors nous pourrions dire - contre Descartes:

"Il y a dans la situation de l'homme une grande *richesse* c'est qu'il commence par être enfant; il y a aussi une grande *merveille*, c'est non pas qu'il le reste, mais qu'il puisse le redevenir".

Une Anthologie de la littérature acadienne

par René Dionne

Existe-t-il une littérature acadienne? La question se pose aujourd'hui comme elle se posait encore il y a dix ans à propos de la littérature québécoise. La réponse est semblable, double également. Hier, un certain nombre de beaux esprits, imbus de leur supériorité française, innée ou acquise, niaient l'existence d'une littérature québécoise, au nom d'une certaine qualité esthétique qu'ils ne trouvaient pas dans les écrits d'ici; aujourd'hui, de pareils beaux esprits, forts de leur valeur française ou québécoise, se prononcent à la Durham sur les écrits acadiens, dont ils ignorent, bien souvent, jusqu'à l'existence. Heureusement, aujourd'hui comme hier, dans le cas de l'Acadie comme dans celui du Québec, une nation sans pays à elle se reconnaît de plus en plus une voix à nulle autre pareille dans les écrits de ses fils et filles comme dans ceux de ses lointains ancêtres et pionniers.

Ils étaient venus, eux aussi, il y a plus de trois siècles; ils n'ont pas eu l'heur de rester: on les a forcés à partir, et de bien inhumaine façon. Mais ils sont re-

venus; c'est leur gloire et leur courage, leur point de rassemblement aussi. La conquête de 1760 a brisé la Nouvelle-France, mais elle a poussé ses habitants à bâtir le Québec; la déportation de 1755 a vidé une Acadie qui n'était plus propriété française depuis plusieurs années, elle a manqué à exterminer un peuple qui est retourné peu à peu chez lui en ACADIE, pour y vivre à sa façon, selon son cœur et ses traditions, avec sa langue et ses rêves, pour tout dire: avec sa culture propre, différente de celle de la France dont elle est issue, parente seulement de celle de ses cousins québécois, teintée, ici et là, comme la Québécoise d'ailleurs, de nuances britanniques et américaines, et, surtout, bien enracinée en sa terre d'Amérique qui l'a nourrie et lui a permis de croître, vigoureuse, assurée de sa survie. C'est la voix de ce peuple, fier et résistant, que fait entendre au lecteur l'*Anthologie de textes littéraires acadiens, 1606-1975*, de Marguerite Maillet, Gérard LeBlanc et Bernard Emont, publiée aux jeunes Editions d'Acadie (Moncton, 1979, 643 p.).

L'épopée pré-acadienne (1606-1755)

Dès les premiers textes, ceux de la période pré-acadienne, choisis par Bernard Emont, nous sommes mis en présence d'un pays distinct du Québec de Champlain. La terre que chante Marc Lescarbot, c'est la promesse que cet avocat déçu cherchait en venant en Amérique: elle est neuve et belle, giboyeuse, féconde en fruits et légumes; on y peut vivre heureux, nouveau groupe élu en nouvelle terre d'Arcadie.

Pierre Biard est plus réaliste, qui avoue les rigueurs de l'hiver et reconnaît les difficultés de la vie acadienne. Il est dommage que Bernard Emont n'ait pas cru bon de retenir davantage de textes de Biard, surtout ceux où l'épistolier se confie à ses confrères, ou encore ses textes sur la façon de catéchiser au Nouveau Monde et sur Mem-

bertou, vieux chef souriquois qui le premier se convertit au catholicisme. Et pourquoi n'avoir pas utilisé l'édition critique de Lucien Campeau, de beaucoup supérieure à celle de Thwaites?

Nicolas Denys n'a rien du style de Lescarbot: il décrit, sans phrases ni mots superflus, avec la précision de l'observateur, ce qu'il a vu et ce qui lui est arrivé, la façon de vivre et de travailler dans un pays que l'on possède encore mal; pour connaître la vraie Acadie des temps français, c'est lui qu'il faut lire: sa vue du pays vaut mieux que la vision de l'avocat et elle ne souffre pas des partis pris du missionnaire.

La *Nouvelle Relation de la Gaspésie* de Chrétien Leclerc renferme des passages émouvants. Une bonne édition critique rendra sans doute justice, un jour,

à cet auteur que l'on a, jusqu'ici, un peu trop malmené. L'*Anthologie* lui fait, cependant, bonne place, de même qu'à Dièreville, l'auteur le plus amusant de la période pré-acadienne. *La Relation du voyage du Port-Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle-France*, où alternent les vers et la prose, est tout à fait littéraire par son parti pris d'écriture: jeu et loisir, récits et tableaux, confidences et fantaisies, délassément de l'écrivain pour le plaisir du lecteur; sa grâce est d'une autre époque, mais pour peu que l'on veuille bien cabaner en ces temps et lieux, l'oreille et les yeux s'enchantent.

Les lettres de Sébastien Rales méritent d'être connues des littéraires autant que leur auteur l'est des historiens. Quant à Robert Challes, que le *Dictionnaire biographique du Canada* a ignoré, il fait un peu commère de France.

L'Acadie de la nuit (1755-1880)

En 1755, c'est le Grand Dérangement. Arrachés à leurs terres françaises, les Acadiens entrent dans la nuit de leur diaspora. On les a forcés au silence; c'est à peine si l'on entend leurs plaintes et leurs gémissements de familles dispersées. Pendant cent trente-cinq ans les membres épars de la nation s'emploient à se retrouver et à regagner leur Acadie. Leur acharnement têtue ne fait pas de bruit; ils échangent quelques lettres, on parle d'eux dans certaines correspondances officielles, ecclésiastiques surtout, et, parfois, dans quelque récit de voyageur.

Que les pièces littéraires du cru fassent terriblement défaut, on le comprend. Je m'explique mal, cependant, que Marguerite Maillet et Gérard LeBlanc n'aient pas jugé bon de retenir, dans cette seconde partie de l'*Anthologie*, le *Jacques et Marie* de Napoléon Bourassa; ce roman appartient à la littérature acadienne tout autant que *Maria Chapdelaine* à la littérature québécoise. La présence de quelques extraits de *Jacques et Marie* aurait étoilé l'Acadie de la nuit.

L'Acadie de l'histoire et du discours (1880-1930)

C'est de l'année 1880, alors qu'une délégation de quarante Acadiens participe au Congrès de la Société Saint-Jean-Baptiste à Québec, que Marguerite Maillet fait poindre la renaissance acadienne. L'année suivante se tient à Memramcook la première convention nationale des Acadiens. Des chefs émergent, qui ont, pour une part, fait leurs études au Collège Saint-Joseph, fondé en 1864. Ces chefs parlent et agissent: l'on choisit une fête nationale, fonde la Société nationale de l'Assomption, adopte un drapeau et un hymne, etc.

Un peu comme au Québec et à sa suite, l'on prône l'éducation, l'attachement au sol, la colonisation comme un remède à l'émigration; l'on entreprend aussi de faire l'histoire du pays et de la nation; l'on se préoccupe de la langue et l'on songe à créer une littérature, qui déjà se porte bien grâce à un Pascal Poirier. La fierté réapparaît sur le visage des descendants des déportés; ils affichent même leur supériorité de bilingues en face des unilingues anglophones de l'Acadie ou francophones du Québec.

Lisant les auteurs de cette période, j'ai eu l'impression que l'influence du Québec s'était fait sentir fortement à cette époque, comme si, par suite de la Confédération, le Canada français s'étant trouvé plus solidaire, la province dite mère abusivement (le Québec n'a pas engendré l'Acadie) avait jugé de son devoir d'aider les minorités des autres provinces (envoi de prêtres, curés ou professeurs, etc.); jamais, cependant, je ne me suis cru en terrain québécois: dans ces textes, c'est toujours le visage d'un peuple et d'un pays différents, acadiens, qui transparait, avec une physiologie propre, des problèmes particuliers. Ici n'est pas là, malgré la parenté des origines et des habitants. Il ne faut donc pas s'étonner si les 102,000 Acadiens de 1881, devenus 330,000 en 1971, ont davantage cure d'une patrie acadienne que d'un pays québécois et s'ils ont soif d'une littérature à eux, différente de la nôtre.

Expansion de la visée littéraire (1930-1960)

Presque un siècle après le Québec, soit vers 1930 selon Marguerite Maillet, l'Acadie commence de compter ses dramaturges, ses poètes et ses romanciers. Le théâtre s'inspire de l'histoire nationale et la poésie, jeune et vieille à la fois, se dégage difficilement de la mièvrerie du dix-neuvième siècle qué-

bécois. Le roman, par contre, prend un bon élan. Historique, il s'inspire principalement de l'époque de la déportation; rural, il ressemble parfois à notre roman du terroir. Différent du nôtre, il parle de la mer qui borde les côtes de l'Acadie et fait vivre malaisément ses pêcheurs.

Gabriel et Geneviève d'Hector Carboneau est un roman excellent pour son époque; bien écrit, romantique, il renferme maints aperçus précis sur un pays et ses habitants, leurs moeurs et leurs coutumes. Paul Desmarins et Emery LeBlanc savent conter. Il s'en faut, toutefois, que la littérature de cette période ait grande allure; elle se confine au pays acadien et celui-ci garde encore son peuple au chaud de sa coquille. L'Acadie retarde d'un demi-siècle sur le Québec.

Récupération et contestation (1960-1975)

Arrive la révolution tranquille au pays voisin; l'Acadie se secoue elle aussi. Deux nations se mettent en quête de leur pays, à travers la littérature comme au dix-neuvième siècle, mais avec une force qui lance les mots sur la place publique, au delà du carré des élites, jusqu'au coeur de la masse; la voix de tout un peuple ne s'exprime plus par une plume ou deux, elle passe par la bouche de tout un chacun. Le "frolic" devient national, de familial et communautaire qu'il était.

Les institutrices de *Pointe-aux-Coques* goûtent à la liberté; Antonine Maillet mène le bal jusqu'à Montréal. L'Acadie a une voix littéraire; on la reconnaît à l'étranger. Une romancière, qui se fait aussi dramaturge, l'a prise en charge. La littérature acadienne, pourrât-on croire, est née avec elle et lui appartient toute. Rien de plus faux. L'oeuvre d'Antonine Maillet, c'est l'explosion d'une force agissante, bien que comprimée et contenue, depuis des générations; et cette force s'exprime également, diverse, dans d'autres oeuvres contemporaines, romans et contes, drames et poèmes.

Léonard Forest, par exemple, me paraît un excellent poète, qui peut prendre place parmi les meilleurs du Québec; Herménégilde Chiasson et Raymond LeBlanc ont bonnes voix et j'aime bien les chansons de Calixte Duguay, entre autres son "Louis Mailloux". Ronald Després peut sembler un peu en marge du pays; il n'en est rien: sa démarche, pour personnelle qu'elle soit, ne porte pas moins ses pas en terre d'Acadie, elle est seulement à un niveau second ou plus profond d'appréhension, un peu à

la façon d'une Anne Hébert, dont la poésie, pour n'être pas du pays des Editions de l'Hexagone, n'en est pas moins québécoise, profondément.

Il ne faut pas oublier non plus que, si la Sagouine occupe presque toute la scène acadienne, il existe à côté de cette Acadie d'hier une Acadie d'aujourd'hui, ouverte sur l'avenir, que l'on trouve dans les pièces de Laval Goupil et de Germaine Comeau.

Un ouvrage bien fait

Et voilà pour le petit tour de littérature acadienne! L'*Anthologie* est un magnifique volume dont l'excellence de la présentation fera rougir de honte bien des anthologistes québécois. Les Editions d'Acadie, malgré leur jeunesse et leur pauvreté, ont fait les choses "à la grandeur".

La couverture, cartonnée, reproduit, à l'extérieur et à l'intérieur, deux cartes anciennes et une carte moderne de l'Acadie. Les textes, en beaux caractères, ont tout l'espace qu'il faut pour respirer à l'aise; une cinquantaine d'illustrations les ornent admirablement. En annexe (p. 600-617), un tableau chronologique, oeuvre de Marguerite Maillet, établit un parallèle entre l'histoire et la littérature acadiennes, celle-là éclairant justement celle-ci.

Les textes, pour autant que j'en puis juger et compte tenu de certaines réserves que j'ai exprimées plus haut, sont bien choisis et présentés sobrement, comme le sont aussi les auteurs. A propos de ces derniers, je voudrais rendre un hommage particulier à Marguerite Maillet, qui a su repérer, identifier et juger les auteurs des trois périodes médianes; si ceux des origines françaises et ceux d'aujourd'hui étaient assez connus, ceux de 1755 à 1960, sauf exceptions, l'étaient moins: l'on ignorait même l'existence de plusieurs d'entre eux.

Ces louanges rendues, je voudrais poser certaines questions qui me sont venues à l'esprit au cours de ma lecture. Il semble que les auteurs de l'*Anthologie* ont hésité sur le titre à donner à la première période littéraire; la première partie du livre (p. 17) porte celui-ci: "période pré-acadienne", mais à la table des matières (p. 63p), c'est "épopée pré-acadienne" que l'on trouve. La littérature de cette époque est-elle épique? Surtout, est-elle pré-acadienne? Peut-être, mais en quel sens, et elle parle bien de l'Acadie. Ne s'agirait-il pas plutôt d'origines françaises? "Acadie de la nuit" et "Acadie de l'histoire et du discours" sont d'excellents titres, qui réfèrent à une réalité historique et

littéraire, mais "Expansion de la visée littéraire" sonne drôle à mes oreilles. 1958 ne serait-il pas une meilleure date que 1960 pour faire commencer la cinquième et dernière période? 1960 marque le début du règne politique de Louis Robichaud, mais 1958, c'est l'année de parution du premier roman d'Antonine Maillet (*Pointe-aux-Coques*) et du premier recueil de poèmes de Ronald Després (*Silences à nourrir de sang*), deux auteurs qui ont conféré à la littérature acadienne ses premières touches de modernité.

J'aurais aimé que Marguerite Maillet donnât quelques renseignements sur la façon dont elle a classé les auteurs à l'intérieur des périodes et les a regroupés, pour les périodes récentes, selon le genre de leurs oeuvres; j'aurais préféré qu'elle ne répartît pas entre les genres romanesque et dramatique les textes d'Antonine Maillet, entre le roman et la

poésie ceux de Ronald Després, celle-là étant d'abord romancière et celui-ci poète. Pourquoi avoir placé Bona Arsenaault dans la troisième période (1880-1930), alors que ses ouvrages ont paru à partir de 1952? Enfin, remarque que je n'ai pas osé faire au moment où j'ai déploré l'absence de *Jacques et Marie*, pourquoi n'avoir pas retenu, dans l'Acadie de la nuit, une traduction française d'*Évangéline*, celle de Pamphile Lemay, par exemple, faite en 1865, puis reprise et améliorée en 1870 et en 1912? N'y aurait-il pas eu quelques chansons récentes à reproduire, outre celles de Calixte Duguay, même si l'*Anthologie* s'arrête en 1975? Priver l'Acadie littéraire de son *Évangéline* et de ses chansons contemporaines, n'est-ce pas lui enlever quelques bijoux publicitaires, et une anthologie, c'est fait pour faire connaître une littérature (ou un auteur ou un groupe d'auteurs)?

Mes questions, réserves et suggestions n'atteignent en rien la valeur fondamentale de l'*Anthologie*; elles laissent à celle-ci tout son prix et toute son attirance pour le lecteur que j'ai été avec un oeil de critique et que d'autres seront pour leur plaisir et leur curiosité intellectuelle. J'ai même le goût non seulement de relire une troisième fois ces textes choisis, mais aussi de parcourir intégralement les oeuvres de maints auteurs que je ne connaissais que peu ou mal. Et je me prends à souhaiter que Marguerite Maillet, bien préparée par ses recherches et son enseignement de la littérature acadienne à l'Université de Moncton, fasse bientôt paraître une histoire de cette littérature qu'il serait dorénavant dommage d'ignorer, voire inconvenant, si l'on est québécois.

Département des lettres françaises,
Université d'Ottawa.

notes de lecture

Albert JACQUARD: **Eloge de la différence. La génétique et les hommes.** — Paris, Editions du Seuil, 1978, 222 pages.

"Science" et "scientifique" ont acquis un tel prestige qu'il suffit aujourd'hui de s'approprier ces étiquettes pour faire sérieux et gagner la confiance des lecteurs peu critiques. Que de sottises on entend colporter, que d'erreurs même affirmer, sous la caution de telle ou telle recherche prétendument scientifique. Ce qui peut avoir des conséquences d'autant plus graves qu'elles touchent de plus près à l'Homme et à la société humaine. C'en est au point aujourd'hui que beaucoup de sociétés savantes ont cru nécessaire de protester contre cette manipulation des esprits par des soi-disant savants sans scrupules. En 1977, le *Mouvement universel de la responsabilité scientifique* organisait un premier colloque dans le même sens. Albert Jacquard y joua un rôle actif.

Dans le présent ouvrage, cet authentique scientifique nous fait toucher du doigt l'importance de l'enjeu. On a observé depuis toujours que tous les vivants engendrent des descendants qui leur ressemblent. Et même que ces descendants, quand la génération est sexuée et suppose donc deux géniteurs, peuvent présenter des caractères tenant des deux. Mais il a fallu de longues et patientes recherches pour élucider la façon dont se font ces transmissions. On a

nommé *génétique* la science de l'hérédité, aujourd'hui très développée et en progrès continu.

"Le seul objectif de ce livre est de faire le point". Le point sur la génétique. Car ici plus qu'ailleurs peut-être, et surtout en ce qui touche à la vie humaine, les élucubrations se sont multipliées où préjugés et partis-pris ont cherché à se donner une certaine crédibilité. Par exemple, les prétentions racistes de tout acabit: il n'y a pas que les hitlériens qui aient voulu appuyer sur la génétique leurs prétentions de race supérieure. Pensons aux tentatives multiples pour "prouver" la supériorité intellectuelle des Blancs sur les Noirs: les articles de A.R. Jensen, chercheur américain, qui continue de défendre *unguibus et rostro* des calculs du psychologue anglais Sir Cyril Burt, même si ces calculs ont été rejetés depuis, parce qu'ils seraient, sinon délibérément frauduleux — ce que certains ont cru pouvoir avancer dans "l'affaire Burt" —, du moins faussés par une négligence qui étonne chez un savant. Plus étonnante encore la publication toute récente (1977) de *Race et Intelligence*, de J.P. Hébert, que l'on peut trouver en librairie chez nous; cet ouvrage reprend, avec huit ans de retard, les thèses de Jensen. Pourquoi cette insistance persistante sur un point de vue raciste discrédité? et pourquoi les auteurs se cahent-ils derrière le pseudonyme de J.P. Hébert?...

C'est pour démasquer pareilles entreprises pseudo-scientifiques que Jacquard a écrit son ouvrage. Sa façon de procéder est précise et inattaquable. Définir les termes, pour savoir de quoi exactement on parle. Et circonscrire les problèmes que cherche à résoudre la génétique. "Le lecteur y trouvera moins de certitudes que de doutes, moins de réponses que d'interrogations" (p. 9). Mais il aura appris à se méfier de tous les cuistres qui cherchent à abuser de la crédulité infantile de trop de nos contemporains pour tout ce qui s'affuble de l'étiquette "scientifique". Et il saura que la science-fiction, si elle peut le distraire ou l'amuser comme toute bonne fiction, n'a strictement rien à voir avec la science. Et il laissera se perdre dans leurs rêves les naïfs qui croient encore aux générations de surhommes produits par *cloning*: come si des cellules prélevées sur nos génies contemporains pouvaient se développer une multiplicité de génies identiques. C'est oublier que les caractères *acquis* par l'éducation et l'expérience *ne sont pas* inscrits dans les gènes, et ne peuvent donc pas se transmettre par hérédité. Des "boutures" de Mozart ou d'Einstein pourraient donner des organismes semblables, au point de départ, à ceux de Mozart ou d'Einstein, mais sûrement pas des personnalités identiques à la leur. Les jumeaux identiques auraient dû nous convaincre depuis longtemps que les hommes ne se bouturent pas comme des plantes.

Ouvrage sain et salutaire. Vous sortirez de cette lecture sachant ce qu'est la génétique, l'authentique génétique, avec une compréhension accrue de ce qu'est la Science, la vraie Science, et un respect plus confiant pour le scientifique, le scientifique responsable.

Robert Picard

Écriture française, no 1, 1979 (premier semestre), 112 p. Editions Naaman, C.P. 697, Sherbrooke (Québec), J1H 5K5. Abonnement annuel: \$6.00.

Ce nouveau périodique se veut une "revue culturelle, indépendante, internationale, d'information et de création, porte-parole des auteurs de langue française et des auteurs français nés ou vivant hors de France". C'est dire que l'on vise grand et haut; mais quand l'on connaît le dynamisme de son directeur (Antoine Naaman) et de son rédacteur en chef (Léo-A. Brodeur), l'on est rassuré sur son avenir: l'entreprise réussira, surtout si elle reçoit l'appui qu'ont toujours ménagé les auteurs de la francophonie aux Editions Naaman. Déjà, dans le premier numéro, ils viennent de partout, ces auteurs: d'Haïti, du Sénégal, de la Suisse et de la Belgique, du Québec, etc.; ils parlent de littérature, de culture, de civilisations, de langue et de folklore, etc. La revue, qui fait également place aux textes de création, contient des rubriques aussi diverses et utiles que les suivantes: informations (brèves nouvelles, tableau d'honneur, brève analyse de revues, monde de l'édition, activités de groupes culturels, etc.), décès, échanges et services, concours littéraires, auteurs de langue française (brèves biographies), courrier des ALF (auteurs de langue française), libre opinion (extraits choisis de textes concernant la francophonie), livres en bref, livres reçus, etc. En somme, un périodique que l'on parcourt avec plaisir et profit, si l'on veut se tenir au courant de la vie culturelle en francophonie mondiale. Semestrielle en 1979 et en 1980, la revue deviendra trimestrielle en 1981, bimestrielle en 1982, mensuelle à compter de janvier 1983.

René Dionne

Alain MEDAM, **Montréal interdite** - Presses Universitaires de France, Coll. "La Politique Eclatée", 1978.

Montréal interdite est un bilan historique, culturel, linguistique, social, économique et politique de trois entités distinctes, géographiquement amenées à se côtoyer, et, des rapports qu'entretennent entre elles ces trois entités distinctes.

Le Québec, français au début de son histoire; en quête de son identité propre, de sa québécoisité, depuis son abandon par la France; en confirmation et en affirmation de sa québécoisité depuis la Confédération, face à la mer anglo-saxonne l'entourant. Le Canada, lui aussi en quête de son identité propre, de sa définition, de son unité.

Montréal, Métropole cosmopolite, à la fois Canada et Québec, un monde de quartiers ethniques distincts, un monde de richesse et de misère, un monde de cacophonie linguistique, un monde d'affaires, un monde interlope; ville portuaire aux visages et aux voix multiples... une ville attachante?! Tout cela est exposé, analysé avec compétence et impartialité par l'auteur et *Montréal interdite* pourrait être, à la veille du

Référendum, un livre de réflexions, tant pour les fédéralistes que pour les séparatistes. Malheureusement le style ultra-intellectuel employé par Alain Médam rend la lecture du livre rébarbative. Et c'est dommage, car il contient une mine de renseignements précieux et des mises en lumière de faits et d'événements, propres à expliquer le pourquoi de certaines situations particulières dont est tissée la vie quotidienne de Montréal, du Québec et du Canada. En définitive, un livre qui mérite que l'on fasse l'effort intellectuel de le lire et de le méditer.

Anne de Nomerenge

Saul FRIEDLANDER, **Quand vient le souvenir** - Paris, Seuil, 1978, 172 pages.

Livre attachant. Il est émouvant de revivre par l'intérieur l'odyssée d'un enfant juif de Tchécoslovaquie qui dut s'enfuir en France avec ses parents, à cause de la guerre nazie. Saul Friedländer a le don de faire revivre ses souvenirs d'enfance et d'adolescence qui chevauchent avec des impressions actuelles sur la vie à Jérusalem et en Israël. Il raconte comment il fut amené au catholicisme et comment ce passage laissa peu de traces lorsqu'il reprit conscience de sa judéité et qu'il décida à quinze ans d'aller en Israël. Si, à un moment de son existence, le fait qu'il était juif sembla s'obnubiler, le sentiment d'être à part le poussa puissamment à rejoindre une communauté où il serait parmi les siens. Les souvenirs que Saul évoque des rapports avec ses parents dans son enfance sont pleins d'humanité. Un jour, ses parents ont

Jean VANIER, **La Communauté, lieu du pardon et de la fête** - Montréal et Paris, Editions Bellarmin et Editions Fleurus, 1979, 282 pages.

Ce livre devrait connaître une large diffusion, parce qu'il répond aux besoins essentiels de la communauté, quelque forme qu'elle prenne. Il est étonnant de voir comment Jean Vanier, partant de son expérience la plus personnelle à la communauté de l'Arche, aboutit à une vision qui a valeur universelle et qui peut s'appliquer à toutes les formes de communauté.

J'ai beaucoup aimé ce livre où la profondeur de la pensée, la richesse de la spiritualité, l'à-propos des observations cueillies sur le terrain, la réflexion de l'auteur à partir de ces multiples expériences atteignent à une grande qualité spirituelle sans négliger la sagesse du psychologue et le réalisme de l'engagement quotidien. Aussi bien la famille que la communauté de base ou la communauté religieuse ont quelque chose à tirer de ces leçons de sagesse fondées sur l'expérience.

Ce qui frappe le plus, c'est que la communauté de l'Arche est une com-

munauté qui ouvre ses portes aux handicapés, aux marginaux. Cet accueil pose de nombreux problèmes aux responsables, aux assistants et aux collaborateurs. Car il ne suffit pas de prodiguer des soins matériels ou professionnels, c'est tout l'être qui s'engage dans une profonde empathie avec les handicapés. Il ne s'agit pas non plus d'une aventure évangélique qui ferait fi des lois humaines de bon gouvernement et de partage authentique.

Jean-Paul Labelle, S.J.

Joseph DE ROECK, **Jean-Paul II** - Édition française - Paris, Ed. du Cerf, 1978, 128 pages.

La presse contemporaine établit des records de rapidité et d'efficacité. En un rien de temps, on publie en six langues un document sur Jean-Paul II, passionnant par l'abondance, l'à-propos des photographies, mais aussi par la richesse d'information sur la vie du nouveau prélat, sur son élection et son intronisation, sur la situation de la vie catholique en Pologne. Et qui plus est, cette édition fort soignée se détermine à un prix relativement modique, probablement à cause du fort tirage du livre. On y trouvera aussi ses principales allocutions et homélies après l'élection et le jour de l'intronisation. Bref, un ensemble équilibré et harmonieux qui sait évoquer le visage de Jean-Paul II dans toute sa netteté. Le livre inspire confiance dans le nouveau pasteur et espérance pour la vie future de l'Eglise.

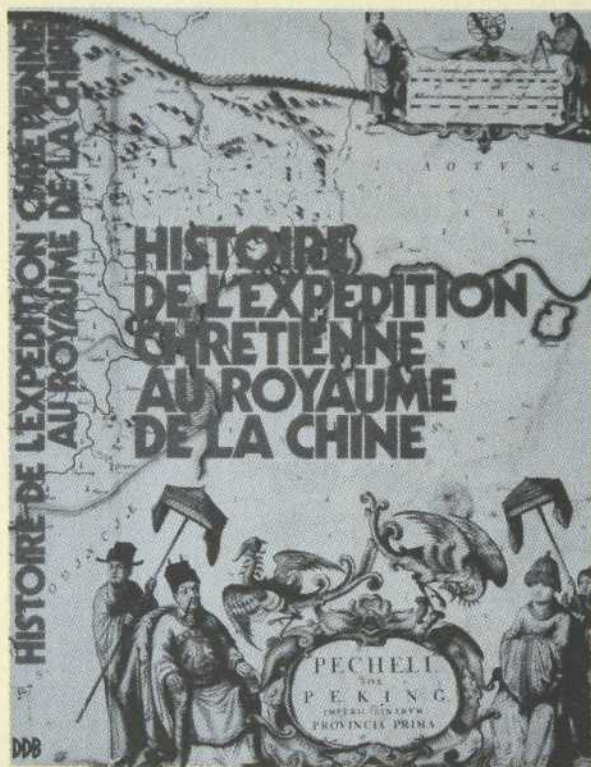
Jean-Paul Labelle, S.J.

munauté qui ouvre ses portes aux handicapés, aux marginaux. Cet accueil pose de nombreux problèmes aux responsables, aux assistants et aux collaborateurs. Car il ne suffit pas de prodiguer des soins matériels ou professionnels, c'est tout l'être qui s'engage dans une profonde empathie avec les handicapés. Il ne s'agit pas non plus d'une aventure évangélique qui ferait fi des lois humaines de bon gouvernement et de partage authentique.

Jean Vanier, tout en étant très réaliste et collé au vécu, a des accents de prophète qui devraient rejoindre les chrétiens et les éveiller à l'humilité, à l'ouverture à l'autre, à la paix et à la joie dans le don de soi-même. Il insiste beaucoup sur le fait de partager ses souffrances et ses faiblesses avec les petits et les malades. Attitude foncièrement chrétienne qui assure la croissance de la communauté. Enfin ce bilan lucide des supports et des obstacles à la vie de communauté se fonde en une admirable synthèse de l'aventure spirituelle vécue par Jean Vanier au cœur du monde d'aujourd'hui.

Jean-Paul Labelle

Quand l'Histoire ressemble au Roman



Histoire de l'expédition au royaume de la Chine entreprise par les Pères de la Compagnie de Jésus.

*Tirée des mémoires de Matthieu Ricci, S.J.
Collection Christus, 740 pages, \$30.00.*

Traduction d'un ouvrage publié en 1617, ce récit nous atteint presque avec violence.

En 1979, on est à la veille de redécouvrir la Chine.

La Chine qui, d'elle-même, cette fois, appelle les Jésuites sur son territoire.

Un ouvrage qui fera les délices des historiens et procurera la grande joie d'une lecture enrichissante à ceux qu'intéresse l'aventure historique.

Tout est vérité, il n'y a aucune fiction dans ce texte qui ressemble pourtant à un roman.

Chez votre libraire ou aux

Editions Bellarmin

8100, boul. Saint-Laurent
Montréal, H2P 2L9
Tél.: (514) 387-2541